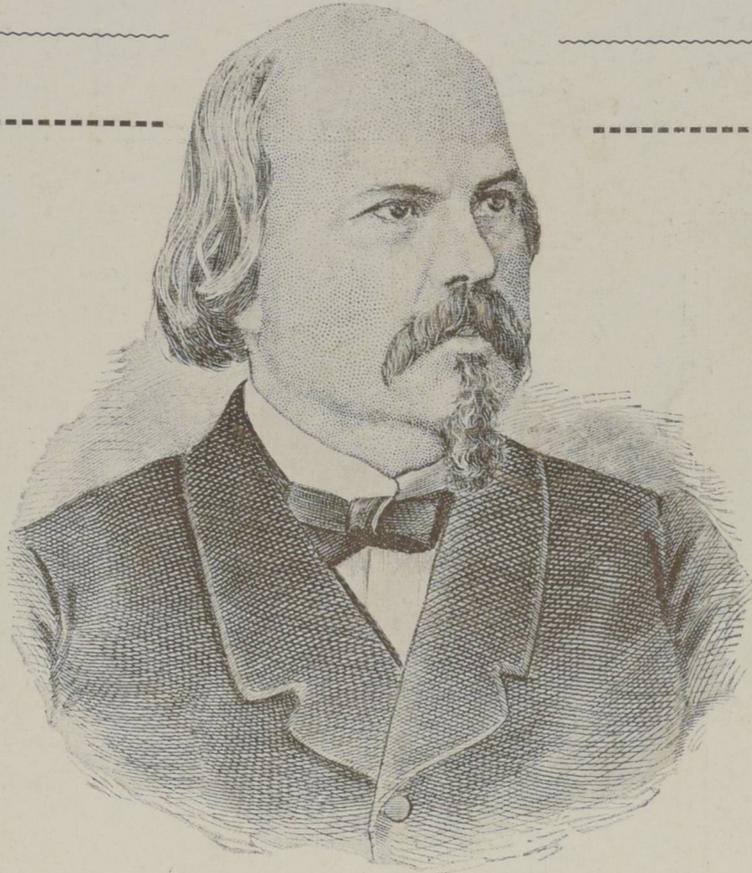


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



OCTAVE CREMAZIE

Poète canadien

Né à Québec le 16 avril 1827,

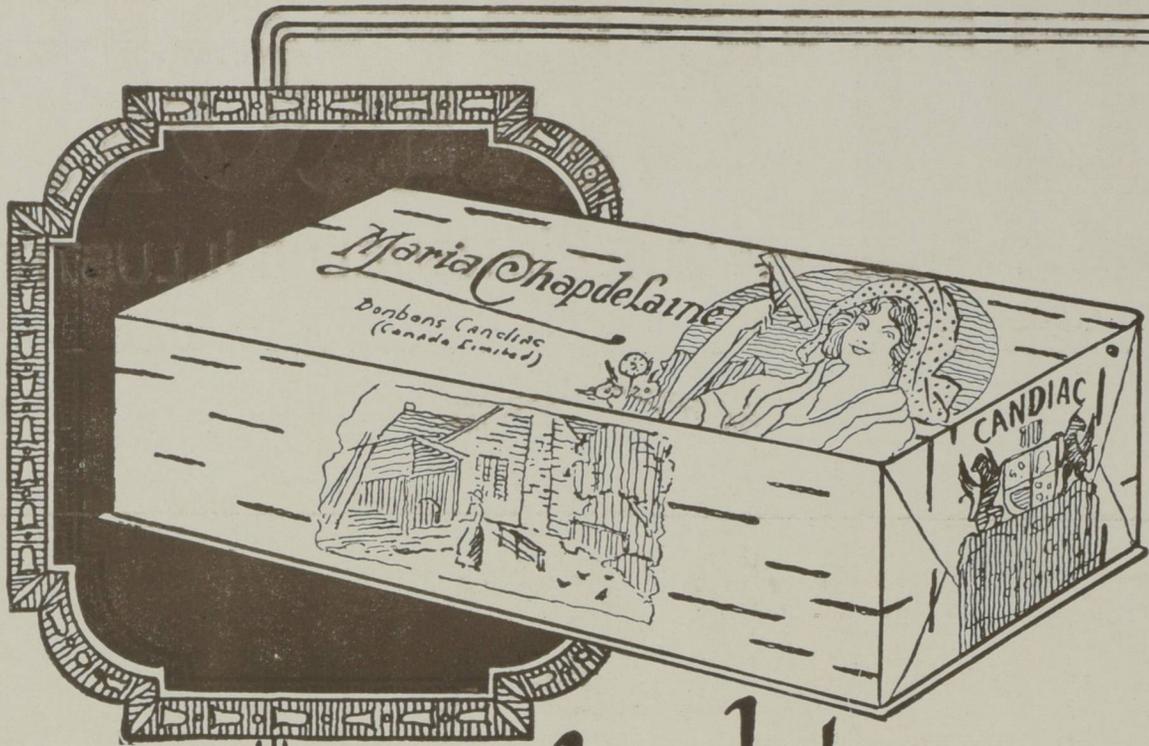
Mort au Havre (France) le

16 janvier 1879,

Arts, = Sciences, = Lettres

Septième année, vol. VII, no. 12 - QUÉBEC - Avril, 1927

25 c.



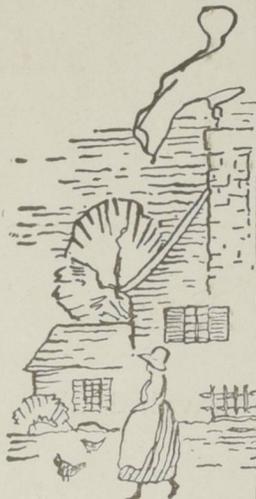
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiacs
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, AVRIL 1927

No 12

Notre infériorité? Et pourquoi?

Un personnage marquant de notre monde financier, M. Beaudry Leman, gérant-général de la Banque Canadienne Nationale, invité à faire une causerie, parlait devant la Chambre de Commerce de Montréal, il y a quelques semaines, du rôle économique des Canadiens-français comme actif national.

Dégageons-nous bien l'idée maîtresse qui a inspiré ce monsieur, dont il faut louer à la fois et le courage et le tact? En tout cas, nul ne saurait contester, après avoir entendu ou lu cette conférence, la justesse des observations qu'elle contient. Toute personne soucieuse de l'avenir du Canada-français y trouve tout un évangile où sont prêchées, mais en maximes concrètes, les vertus nécessaires à notre époque pour conquérir la force, l'influence, l'autorité et le respect de nos voisins.

C'est la mise en évidence d'une certaine infériorité pour nous diriger vers une certaine supériorité.

Il est bon de nous griser parfois, à l'occasion, des gloires du passé ou de celles du présent. Mais n'est-il pas aussi vivifiant d'envisager l'avenir et d'y rêver ce que notre volonté saura édifier pour notre propre gloire, ou pour le plus grand avantage de ceux qui viennent après nous.

Faisons la cueillette de quelques pensées ou observations :

“ En matière d'opérations financières, et quoique des progrès importants aient été réalisés en ces dernières années, nous ne semblons pas avoir pris notre part d'initiative quant au parti à tirer des instruments de crédit et des méthodes financières modernes. Notre abstention dans ce domaine est d'autant plus regrettable que la confiance sur laquelle s'appuie le crédit ne se retrouve jamais . . .

“ Notre province, pourvue d'abondantes richesses naturelles et très favorisée sous le rapport de la géographie, est habitée par une race saine, forte, intelligente et prolifique. Les Canadiens-français sont généralement sobres, actifs, travailleurs, habiles et économes. Comment expliquer que notre groupe qui possède les qualités qu'il faut pour réussir et qui est placé dans un milieu propice, n'ait pas progressé davantage dans le domaine des affaires commerciales, financières et industrielles. Cela tient sans doute à plusieurs causes. On peut invoquer des raisons d'ordre psychologique ; des ambitions modérées, le manque de confiance en soi-même et dans ses compatriotes. On peut invoquer des causes historiques . . . mais ces causes lointaines qui mirent autrefois une sérieuse entrave à l'esprit d'entreprise ont cessé d'influer sur nos destinées . . . Il semble que notre individualisme d'abord et ensuite un défaut de formation et d'orientation expliquent bien des choses . . .

“ Notre manque de préparation aux affaires et notre individualisme constituent des points faibles d'autant plus dangereux que la tendance la plus marquée de notre temps, non seulement en Amérique, mais dans tous les pays, c'est la concentration industrielle et commerciale qui exige la mobilisation d'importants capitaux et qui possède les problèmes difficiles. On peut fort bien ne pas aimer son époque et préférer ce qu'on a l'habitude d'appeler “ le bon vieux temps ”. Il est possible que l'artisan et le paysan d'autrefois aient été plus heureux que l'ouvrier ou le cultivateur d'aujourd'hui. Mais il ne s'agit ici ni de goût ni de sentiment. Il s'agit d'un fait. Notre époque étant ce qu'elle est, il est indispensable de s'y adapter . . . Notre individualisme obstiné et notre retard à nous adopter aux mœurs économiques de notre temps comportent de sérieux inconvénients, voire de graves dangers, non seulement dans le domaine des affaires où cela est évident, mais aussi dans d'autres sphères. Nous avons longtemps lutté pour conserver nos traditions de race, notre religion et notre langue, et cela nous fait certes grand honneur. Mais nous-sommes nous bien pénétrés de la notion que les biens matériels sont nécessaires au maintien et au développement d'un idéal spirituel, moral et intellectuel? Il faut envisager cette question avec sincérité et loyauté, car elle se pose nettement à notre attention . . . ”

Ce sont là des pensées qui valent bien quelques minutes de réflexion. Elles méritent d'être le thème principal désormais de nos objurgations patriotiques. Elles devraient être inscrites dans le carnet de tous les travailleurs intellectuels pour être affichées et invoquées fréquemment et surtout dans nos réunions sociales ou nationales, dans nos manifestations de caractère économique afin de cultiver une mentalité nouvelle digne de notre époque pour l'avantage de nos fils et de nos arrière-neveux.

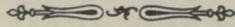
Quel que soit le camouflage dont à dessein on l'affuble afin de se rendre moins défiant et mieux se servir, “ l'argent est la puissance ”. Le moins que nous puissions en dire c'est qu'il contribue à la supériorité. Il la rend vivante. Selon le dilemme que posait récemment l'honorable secrétaire de la Province, M. Athanase David, dans une conférence récente sur un thème patriotique: “ Il faut grandir ou mourir ”.

Il est temps ou jamais de le résoudre à notre avantage.

Georges MORISSET,

D'UN MOIS À L'AUTRE

Le centenaire de Crémazie.— Une prochaine manifestation commémorative.— Le soixantenaire de la Confédération.— L'oeuvre de la commission de géographie.— La "Bénédition des Erables."



La Commission de Conservation des Monuments Historiques va apposer une plaque commémorative sur la façade de la maison qui est édifiée, aujourd'hui, 11 rue Saint-Jean, sur le terrain qu'occupait, autrefois, la maison où est né, il y a eu cent ans le 16 avril, notre sympathique et malheureux poète national, Octave Crémazie. Nous célébrons donc, cette année, le centenaire Crémazie. Ce devrait être un événement tout aussi intéressant et considérable que la dernière course de chiens, que la récente joute de hockey ou que l'élection d'un échevin.

Octave Crémazie est et restera l'une de nos grandes et belles figures littéraires et nationales. Ses poésies ont fait époque, et elles demeureront tant que l'on parlera de la nationalité canadienne-française. Sa figure est d'autant plus attachante à la génération d'aujourd'hui qu'il semble qu'un voile quasi mystérieux enveloppe sa vie et que ses malheurs l'apparentent à certains de ces génies des vieux mondes pour qui la vie fut une constante infortune.

Mais l'histoire est faite pour Octave Crémazie. Depuis plus d'un demi-siècle, l'on a pu en parler avec d'autant plus de liberté que sa famille est à jamais éteinte, famille dont rien ne devait plus rappeler le souvenir que les poésies du chancre de Carillon. Mais, alors, peut-on dire, c'est une famille heureuse que celle-là, dont le souvenir passe à l'histoire aux accents de celui qui chanta en si brillantes strophes ces

jours de Carillon,
Où sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire.

Octave Crémazie est l'une de nos plus belles gloires nationales. Il naissait voilà cent ans et qu'avons-nous conservé de lui? Pour le plus grand nombre, le simple souvenir d'un poète qui a écrit "O Carillon", que l'on entend sur des disques de phonographe. Mais encore? Rien d'autre. A Québec, où il est né et a vécu, pendant cinquante ans, l'on n'a jamais su dire exactement en quel endroit précis il était né. Quand on finit par l'apprendre, bien entendu, la maison natale était démolie. On se demandait s'il était né à la basse-ville ou à la haute-ville. Mais Octave Crémazie a un monument, au moins, à Québec? Non, monsieur, pas même une pierre. Cependant, deux soldats anglais qui sont morts, voilà une trentaine d'années, en accomplissant leur devoir au cours d'un tragique incendie, en ont un qui s'élève sur la plus

belle place de Québec. Montréal a un buste de Crémazie, sur le Square Saint-Louis. Honneur à Montréal, qui s'est souvenu de ce poète québécois, avant Québec!

Mais Québec a une rue qui porte le nom de Crémazie. Hélas! à peu près tous les cochers ne connaissent et ne font connaître à ceux qu'ils voient à travers nos rues que la rue "Cramoisie".

Et pourtant, peut-on imaginer, aujourd'hui, même dans nos cercles les plus intellectuels, un homme qui, pendant qu'il lançait, de temps à autre, des chants qui émouvaient même les soldats de la caserne, au fond d'un petit bureau, à l'arrière d'un humble immeuble de la rue de la Fabrique, à Québec, parlait avec ses clients littérature allemande, littérature espagnole, anglaise, italienne, citait Sophocle et le Ramayana dans les textes, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves; parlait même de sanscrit.

L'on s'étonne, aujourd'hui, en France, de l'érudition, de la science, de la puissance d'étude et de conception, en linguistique, en philosophie, en poésie de ce Pic de la Mirandole moderne ou de ce Lope de Véga égaré en ce siècle qu'est cet humble poète et conteur Philéas LeBesgue... Que ne peut-on manifester un peu de cet étonnement, chez nous, après cinquante ans, pour la vie et l'œuvre du libraire Crémazie!

*

* *

Plusieurs sociétés intellectuelles et patriotiques de Québec s'intéressent beaucoup, depuis quelques jours, à ce centenaire Crémazie. Comme l'on sait, la Commission des Monuments Historiques a décidé d'apposer une plaque commémorative au No 11 de la rue Saint-Jean, Librairie John A. Walsh Reg's, endroit où était la maison natale du poète. De son côté, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a parlé de l'érection d'un monument à notre poète national, monument qui serait élevé, à Québec, dans un avenir très prochain. Puis, la Société des Poètes fait actuellement exécuter, à Paris, par un artiste québécois qui est présentement dans la Ville-Lumière, une autre plaque commémorative qui sera posée sur la façade de la maison où se trouvait, vers 1860, la librairie des trois frères, Jacques, Joseph et Octave Crémazie, dans le bas la rue de la Fabrique.

Enfin, trois sociétés: la Société des Arts, Sciences et Lettres, la Société des Poètes, la Section française de l'Association des Auteurs Canadiens, sont à arrêter le

programme d'une prochaine manifestation intellectuelle en l'honneur du poète. Au cours de cette séance, il y aurait trois causeries sur Crémazie envisagé comme poète, libraire et exilé ; puis, la récitation de ses principales œuvres poétiques et, enfin, l'interprétation d'une saynète de Madame Madeleine Huguenin, dans laquelle le poète est personnifié.

Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aimône d'une larme à la tombe étrangère.
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Ces vers mélancoliques et si désespérés du poète n'auraient plus leur raison de pleurer l'Oubli. L'on pense, aujourd'hui, à "l'inconnu qui sous la terre dort" et si notre poète fut, par les malheurs de l'existence matérielle, "isolé dans sa vie", s'il a fini sur la terre étrangère,— qui n'était pas pour lui, du reste, si étrangère,— il ne l'est plus dans sa mort. L'on pense à lui. Au bout de cinquante ans, ce n'est pas trop tôt.

"Les morts vont vite", dit-on, "dans l'esprit des vivants". Même le morts qui font la gloire de notre race. Crémazie est mort voilà seulement cinquante ans, et pendant ce demi-siècle l'on a oublié où il était né. L'on ne savait pas si c'était à la Haute-Ville ou à la Basse-Ville à Québec. L'on conçoit qu'après des siècles l'on recherche le lieu natal précis d'une célébrité ; mais après un demi-siècle ! . . .

Voilà maintenant que même, actuellement, en l'année du centenaire de la naissance du poète de "Carillon", l'on ne sait plus bien où il a vécu, où il a travaillé, c'est-à-dire où il a précisément exercé son négoce de librairie. C'est bien dans la rue de la Fabrique, mais en quel endroit précis ? On ne le sait pas encore précisément. Nous sommes bien oublieux.

*
* *

L'on a commencé à parler, un peu, à Québec, de la célébration du soixantième anniversaire de la Confédération canadienne. L'on commence ! Ce n'est vraiment pas trop tôt. Quelques sociétés ont passé des résolutions exprimant leur intention de participer à la célébration ; l'on a émis des vœux, exprimé quelques idées de manifestations. Mais c'est tout, jusqu'à présent. Tout ce qui a été fait jusqu'à date est purement platonique. Va-t-on en en rester là ? Espérons que non.

La participation québécoise au soixantième anniversaire de la Confédération devrait être, croyons-nous, aussi importante que l'organisation du carnaval d'hiver, mais mieux réussie, quoique devant coûter moins cher. Point n'est besoin même de souscription populaire. Ce qu'il faudrait, en l'occurrence, c'est du cœur. Mais ce qu'il faut, par dessus tout, c'est que Québec participe à l'événement. Québec a été, en somme, le siège de la Confédération, et

Québec possède le seul nomment qui existe, croyons-nous, de l'un des Pères de la Confédération, celui de Sir Georges-Étienne Cartier. Car l'on n'oubliera pas, sans aucun doute, que Georges-Étienne Cartier fut, avec Macdonald, avec Tupper, l'un des principaux édificateurs de ce chef d'œuvre d'unification et de bonne entente.

Si, disons, au centenaire de la Confédération, l'on élevait, quelque part, à Ottawa ou à Québec, un monument de la Confédération, il faudrait inscrire, en premier lieu, au frontispice de ce marbre ou de ce bronze, ces trois noms : Macdonald, Cartier, Tupper. Car ce sont, en définitive, ces trois-là, qui, ayant mis en commun leurs patriotiques idées sur un Canada uni, firent que le projet de la Confédération réussît.

Quant à nous, du Canada français, il est nécessaire de nous rappeler souvent, constamment même, pour ceux qui seraient trop enclins à l'oublier, que sans Georges-Étienne Cartier, qui représentait notre race dans ce noble conseil d'une nation en gésine, l'union n'eut pu être cimentée. N'est-ce pas là l'opinion clairement exprimée par Sir Charles Tupper, qui disait, en une certaine circonstance : "C'est Cartier qui a amené l'adhésion du Bas-Canada au projet, et qui a assuré l'établissement de la Confédération. Il ne saurait y avoir le moindre doute que Cartier a rendu des services éminemment précieux, lors de la formation du Dominion, et il doit être à jamais reconnu comme l'un des plus grands parmi les Pères de la Confédération". Et Sir Charles Tupper ajoutait : "Je n'ai pas la moindre hésitation à déclarer que sans Georges-Étienne Cartier, il n'y aurait pas eu de Confédération."

Voilà pour ceux qui auraient,— et il y en a présentement,— une tendance à oublier Québec dans la célébration du soixantième anniversaire de notre Confédération.

Pour nous, de Québec, notre devoir est tracé ; n'oublions pas Cartier. Nous avons son monument, qui s'élève au sommet de la Côte de la Montagne, et pour manifester en faveur de la Confédération, il faudra une cérémonie spéciale au pied de ce monument. Y a-t-on pensé ? Si non, c'est le temps.

*
* *

Il faut tout particulièrement louer la Commission de Géographie de Québec, qui fait une œuvre magnifique. Depuis qu'elle existe, elle a épuré considérablement le dictionnaire de nos noms géographiques qui en avait grand besoin. A cause de la triple origine de ces noms,— anglaise, française, indienne,— ces appellations, du moment qu'elles sont le moins corrompues par l'usage ou par la référence d'une langue à une autre, deviennent du véritable charabia. Et puis, les noms sauvages constituent un problème presque insoluble. Il est vrai que la Commission de Géographie a décidé de garder, en autant que possible, ces noms indiens, mais à condition qu'ils soient, dirions-nous, "prononçables". Mais allons donc, sans attraper le torticolis de la langue, prononcer,

dans une conversation courante sur nos lacs et nos rivières, les noms de la rivière Kampiukkakatoka, tributaire de la rivière Mégiscane, celui de la rivière Atchipatchi tributaire de la Waswanipi, etc., pour n'en citer que deux... de mémoire.

Mais il y a bien d'autres noms, moins difficiles de prononciation, qu'il s'agit de mettre à leur place, noms corrompus par un usage trop journalier. Et c'est à quoi s'emploie la Commission de Géographie de Québec. Dans un dernier numéro de la Gazette Officielle de Québec apparaissait l'avis suivant : "Avis est par le présent donné qu'à une séance de la Commission de Géographie de Québec, tenue le 14 février 1927, il a été décidé que le nom primitif d'Outaouais soit restauré et employé pour désigner en français la rivière tributaire du fleuve Saint-Laurent, située entre le lac des Deux-Montagnes et le lac Témiscamingue, qu'on appelle généralement Ottawa."

Ainsi, cette rivière reprendra, de par un décret officiel, son nom primitif, qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Cette décision de la Commission de Géographie est magnifique. Le mot "Outaouais" n'est pas difficile à prononcer, quoique de linguistique indienne. Il est même harmonieux, musical, et il est historique, ce qui est beaucoup et surtout ce qui est à respecter. Il a une signification. L'Outaouais est l'un des grands cours d'eau historiques du Canada français, comme le Saint-Laurent, le Saint-Maurice, le Richelieu, le Saguenay. Pourquoi l'avoir appelé l'"Ottawa" alors que les autres rivières que nous venons de citer sont restées ce qu'elles étaient, au point de vue de l'appellation.

A part le Saint-Laurent, la rivière Outaouais est le premier cours d'eau que nos ancêtres, même du temps de Champlain, aient remonté, et pour accomplir de fameux exploits, même au lointain de la Baie d'Hudson. N'est-ce pas en remontant l'Outaouais que le Chevalier de Troyes, dès le XVII^e siècle, a découvert, le premier, la région minière du nord-ouest de la province de Québec ? Et après, c'est sous ce nom-là qu'elle a porté sur ses eaux tant de "cajeux", c'est-à-dire qu'elle a été la rivière-qui-marche, et qui a charrié vers les centres industriels ces immenses trains de bois, de beau bois de pin, que l'on coupait dans la région du Témiscamingue d'aujourd'hui ? L'Outaouais a donc ses mérites. Pourquoi l'avoir fait disparaître de notre carte pour le remplacer par l'"Ottawa", qui ne nous dit rien. Félicitations, donc, à la Commission de Géographie de Québec.

*
* *

Dans la salle du Conseil Exécutif de la province, l'on voit une grande toile qui attire spécialement les regards, non seulement par la beauté de l'exécution mais aussi par le sujet qu'elle représente. On dirait tout d'abord, à première vue, un enterrement de campagne. Mais la scène est plus réjouissante. Il s'agit de la "Bénédition des Erables". Ce n'est pas une fantaisie de peintre.

C'est la scène exacte et réelle d'une touchante et poétique tradition canadienne-française, qui est disparue, malheureusement, comme celle de la "Bénédition des Blés", à la fin de l'été, comme encore, sur les côtes gaspésiennes, la "Bénédition des Barques", au printemps, et tant d'autres de ces petites cérémonies dont toutes, ou à peu près, nous venaient de France et que, jusqu'en ces dernières années, nous avions jalousement conservées. Nous disons : et tant d'autres de ces traditions de la vieille France ! Il faudrait un volume pour seulement les énumérer.

L'autre jour, lisant le dernier et si joli roman, "Prodige du Cœur", qui a valu à Charles Sylvestre le Prix Femina de cette année, j'ai lu avec émotion cette scène touchante du vieux terrien revenant de l'église où il a assisté à la bénédiction des Rameaux, et s'empressant, en arrivant à la ferme, d'aller planter, au bout du champ qu'il voulait voir fructifier davantage, le rameau de buis que le curé du village venait de bénir. Et je me suis rappelé que cette pieuse tradition existait, naguère, voilà vingt-cinq ans ou trente ans, dans nos campagnes. Dès le retour de la messe, le dimanche des Rameaux, après dîner, l'on partait, quelques fois toute la famille, et l'on allait planter, au bout des champs, des branches de sapins ou d'épinette que l'on avait fait bénir durant la messe. Bien entendu, l'on gardait une branche pour la salle principale de la maison, où on la fixait au mur, en bas de la croix noire, dite de Tempérance. Elle sèche là pendant toute l'année, et on la remplaçait seulement par une autre, plus fraîche, plus verte, le Dimanche des Rameaux de l'année suivante. Je croyais cette tradition exclusivement canadienne-française, et je n'ai pas été fâché, en lisant la dernière œuvre de Charles Sylvestre, d'apprendre qu'elle était d'origine française. Existe-t-elle encore dans nos campagnes ? Je l'ignore mais je le souhaite. Elle est si gracieuse, si forte de foi, si pleine de pastorale beauté ; comme tant d'autres de nos traditions, elle exprime si bien l'âme populaire d'autrefois dans nos campagnes, âme religieuse et croyante, témoin irrécusable de cette force latente, invincible, fortement inaccessible aux attaques du dehors, de cet esprit religieux de nos aïeux, de leur confiance sincère et native dans la mission providentielle de notre race pour perpétuer sur le sol d'Amérique la survivance française.

Mais quant à cette tradition de la bénédiction des érables, au printemps, à cette époque précise que nous traversons, nous savons qu'elle n'existe plus que sur le magnifique tableau que nous aura laissé notre excellent peintre canadien-français, Suzor Côté, et qui nous fait déplorer l'abandon de nos meilleures traditions, chaque fois que nous pénétrons dans la salle du Conseil Exécutif.

*
* *

La Semaine Sainte et le temps de Pâques sont la source de multiples petites traditions dont plusieurs se pratiquent encore dans les campagnes du district de Québec, comme d'une foule de dictons populaires auxquels l'on

accorde, d'ordinaire, une grande attention. Par exemple, s'il vente pendant le chant de la Passion, le Dimanche des Rameaux, il devra venir pendant quarante jours s'il pleut, ce sera la même chose. Il pleuvra pendant quarante jours. S'il fait beau soleil, le Jour de Pâques, pendant le chant de "O Filii et Filiae", l'on court toutes les chances d'avoir du beau temps pendant les quarante jours qui suivront. Et il y a bien d'autres dictons de cette nature au temps pascal.

Quant aux traditions de Pâques, la plus pieuse et la plus persistante est bien celle de l'Eau de Pâques. Qui de ceux du "Pays de Québec" qui ont été élevés dans la campagne, n'a pas eu l'occasion d'aller puiser de l'eau de Pâques? J'ignore si la tradition se pratique dans la région de Montréal, mais je sais qu'elle fut à peu près général dans celle de Québec, mais je ne saurais dire si elle se pratique encore.

Le matin de Pâques donc, les petits garçons, dans chaque famille, allaient puiser l'Eau de Pâques à la rivière prochaine. Il fallait que cette eau fut une eau courante, celle d'un ruisseau ou d'une rivière, et qu'elle fut puisée le matin de Pâques, avant le lever du soleil. L'on remplissait de cette eau qui des bouteilles, qui des cruches même que l'on apportait précieusement à la maison comme l'eau bénite du Jeudi Saint ou de la Chandeleur. Cette eau de Pâques a la propriété, selon la tradition populaire, de ne pas se corrompre; elle reste

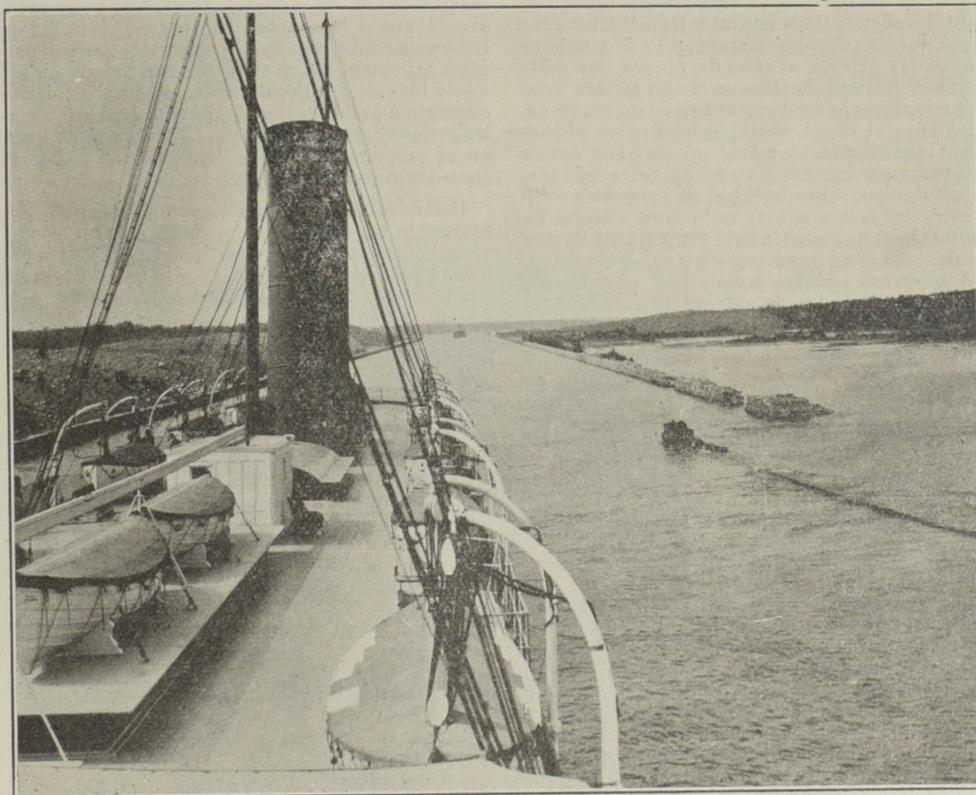
pure et fraîche jusqu'à la prochaine fête de Pâques. Les mères la gardent précieusement dans un endroit sûr et elle peut guérir tous les maux. L'on en badigeonne les blessures de toute nature. On l'applique sur la gorge quand on y a mal, sur les dents, sur la tête. etc. On en asperge les fenêtres quand il tonne. Bref! l'eau de Pâques est aussi sacrée que l'eau bénite: elle guérit tout et conjure tout.

C'est comme la branchette de sapin ou d'épinette bénie le Jour des Rameaux et que, naguère, l'on allait planter au bout des champs; elle provoquait la production et la récolte abondante. Cette dernière coutume existe en France si j'en crois le dernier roman de Charles Sylvestre, Prodiges du Cœur.

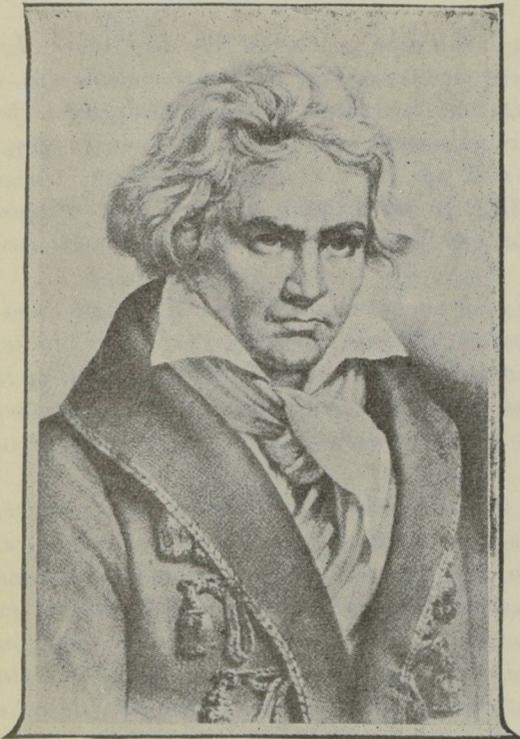
C'est comme aussi le collier de coquilles d'œufs vides, œufs que l'on a cueillis aux nids, la veille de Pâques. On les vide en les perçant aux deux bouts avec une épingle et on les teint de différentes couleurs, puis on les enfle dans une ficelle, l'on en fait un collier que l'on accroche près de la porte d'entrée de la maison. Cela préserve des mauvaises visites et, en particulier, de celle des voleurs.

Gracieuses et pieuses traditions tout de même que ces petites coutumes qui disparaissent malheureusement pour faire place, plus malheureusement encore, à d'autres dont ne pourront pas s'enorgueillir ceux qui viendront après nous.

Damase POTVIN.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Le Pacifique Canadien exploite, sur les Grands Lacs, un service de bateaux très en faveur auprès des touristes. C'est par cette route que les excursionnistes de l'Université de Montréal reviendront de l'Ouest à la fin de juillet prochain. Nous voyons ici le "Keewatin" du Pacifique Canadien, au moment où il s'engage dans la rivière Ste-Marie, un peu avant son arrivée au Sault-Ste-Marie.



(Courtoisie de "La Lyre")

Beethoven (Louis-Van) musicien célèbre, né à Bonn, le 17 décembre 1770, était fils d'un chanteur titulaire à la chapelle de l'électeur de Cologne. Malgré son peu de penchant pour la musique, Beethoven fut forcé par son père, dès son enfance, d'apprendre le piano. Les premières difficultés une fois vaincues, son génie et son goût se révélèrent. Les progrès furent rapides. A douze ans il était le meilleur exécutant de son époque. Ses premières compositions furent accueillies par les uns avec enthousiasme, et violemment critiquées par les autres. Cependant il s'obstina dans sa route. Déjà l'Allemagne commençait à deviner son talent ; Jérôme Napoléon l'avait nommé son maître de chapelle, et les princes allemands, piqués par cette faveur d'un prince étranger, tiraient Beethoven de sa misère dont ils eurent honte, lorsqu'un malheur, grand surtout pour un musicien, vint le frapper ; Beethoven devint sourd. Mais par un étrange phénomène, son talent s'accrut par l'accident même qui semblait devoir l'anéantir. Les plus magnifiques œuvres datent de cette époque. Il fuit la société, s'enferme dans la solitude. C'est dans les bois qu'il crée et retient de mémoire ses compositions qu'il écrit ensuite. La hardiesse naturelle de son talent, augmentée par la singularité de son état physique, devient, dans ses dernières compositions, une sauvage et souvent sublime extravagance ; mais jamais compositeur n'a poussé plus loin la véhémence, l'abandon, la naïveté, la grandeur...

*
* *

Beethoven, l'un des génies héroïques de la musique, naquit à Bonn en 1770, et mourut à Vienne en 1827, Il était fils et petit-fils de musiciens. Astreint, dès sa plus tendre enfance, à l'étude de la musique, il s'y montra pourtant rebelle tout d'abord, et ce n'est qu'après quelques hésitations qu'il s'attacha avec enthousiasme à cet art, dont il devait être l'un des plus admirables et des plus glorieux représentants. Ses premiers maîtres furent des musiciens aujourd'hui oubliés : Pfeiffer, Van der Eden, Neefe ; plus tard, il reçut des conseils d'Haydn, étudia le contrepoint avec le célèbre théoricien Albrechtsberger, et travailla aussi avec Salieri. Mais comme tous les hommes supérieurs, il dut peut-être son savoir plus à lui-même et à ses méditations qu'aux leçons qu'il put recevoir. S'étant rendu à Vienne, il eut le bonheur d'y rencontrer des protecteurs riches et puissants, qui, devinant son génie, s'employèrent, de leur bourse et de leur influence, à le fixer en cette ville et à y faciliter ses premiers pas. Il avait à peine dix-sept ans lorsque, se trouvant en présence de Mozart, à qui l'on avait vanté son talent déjà grand d'improvisateur, celui-ci lui donna à lui développer un thème dans lequel il avait à dessein accumulé les difficultés. Beethoven se mit au piano, et travailla ce thème avec une telle originalité, une telle puissance, une telle fertilité d'imagination, que Mozart, émerveillé, se tourna vers les assistants, en leur disant : " Écoutez bien ce jeune homme ; il fera parler de lui un jour."

Beethoven trouvait, à Vienne, un milieu éminemment favorable à la manifestation de son génie. Ses protecteurs, le prince Lichnowski, le baron van Swieten, l'archiduc Rodolphe et autres, mettaient à sa

UN CENTENAIRE 1827-1927

BEETHOVEN

Devant la grande et la petite histoire

PAR

Justin BÉCARRE

*Toute la terre en lui vibrat comme une lyre
Il soumit la forêt innombrable des sons ;
Il y mena le peuple ivre des passions ;
Bacchus ressuscitait dans son divin délire.*

*La mort seule fuyait, qu'il rêvait d'accueillir
Il la fléchit enfin. Elle vint, tutélaire :
Lui, souriait, ayant de son art fait jaillir
Un éternel baiser répandu sur la terre...*

disposition les exécutants, les artistes dont il pouvait avoir besoin pour l'audition de ses compositions.

La noblesse, la passion, telles sont les caractéristiques du tempérament musical de Beethoven. Chez lui, la science, une science profonde, est à la hauteur d'une inspiration dont l'abondance et les nouveautés sont les qualités dominantes. S'il n'est pas plus grand qu'Haydn et Mozart, il a agrandi, en ce qui concerne la musique instrumentale, le domaine exploré par ces deux hommes de génie. Il a donné à la sonate, au quatuor, à la symphonie, une ampleur inconnue avant lui : il en a renouvelé les formes, et on peut dire qu'il était tellement en avance sur son temps qu'aujourd'hui, après un siècle bientôt écoulé, ses œuvres semblent écrites d'hier, et que nul encore n'a pu les égaler. La Sonate pathétique, la Sonate à Kreutzer, les grands trios avec piano, les admirables quatuors, la Symphonie en ut mineur, l'Héroïque, la Pastorale, la Symphonie avec chœurs, sont des morceaux de toute beauté.

Beethoven a d'ailleurs touché à tout, et dans tous les genres a affirmé la puissance de son incomparable génie. A côté de ses neuf symphonies et de ses œuvres si nombreuses de musique de chambre, il faudrait citer l'admirable Messe en ré, l'oratorio le Christ au Mont des Oliviers, les airs de Ballet de Prométhée, les ouvertures sublimes du Roi Etienne, d'Egmont et de Coriolan, la musique des Ruines d'Athènes, les lieder d'un sentiment si pénétrant et si pathétique, les concertos de piano, et enfin cette noble partition de Fidelio, son seul essai de musique dramatique, qui nous a valu les quatre ouvertures superbes écrites pour cette œuvre puissante.

Les dernières années de Beethoven furent remplies de contrariétés de toutes sortes. La gloire était venue, mais non la fortune. Indépendamment des soucis d'argent, il eut les embarras de plusieurs procès de famille. La surdité, dont il avait senti les premières atteintes à trente ans, l'avait séparé de la société ; c'est alors qu'il écrivit ses dernières œuvres, qui se ressentent de l'état de troubles et d'agitation où était son âme et dans lesquelles, à travers des beautés de premier ordre, se font remarquer des passages dont le sens a toujours échappé aux interprètes les plus habiles et les plus sympathiques à son talent. Une dernière infirmité, l'hydropisie, le conduisit à la mort. L'œuvre de Beethoven est immense ; nous nous bornerons à dire que le nombre de ses compositions dépasse de beaucoup le chiffre de trois cents.

* * *

— **Beethoven.**

Vous attachez-vous aux génies tourmentés ? Voici Dante et Michel-Ange, Pascal, Rembrandt et Lui Beethoven. Ou, si c'est aux sereins, voici Léonard et Goethe. On ne peut douter de la bonté pénétrante des uns, à qui la souffrance a enseigné la pitié, mais l'on ne saurait récuser les bienfaits de la majesté des autres. Goethe et Lui, ordonnateur de la raison et pétrisseur de la sensibilité, ils se complètent dans l'immense ; et que l'Allemagne eût été grande à se contenter de leur splendeur !

A la joie par la souffrance fut la devise de ce héros, où sont contenus son art et sa vie. Il veut avec sa douleur faire du bien aux hommes et lui-même s'élever au-dessus du mal vers une frénésie divine. Tout l'accable: il se redresse et dans ses derniers quatuors, atteint l'inaccessible. Il se redresse, mais en fermant les yeux: il ne peut entendre et ne veut pas voir. Tout est trop lointain, trop désespérant. Ses amis, seigneurs ou artistes, ont disparu d'autour de lui,— qui reviendront tout à l'heure l'honorer de funérailles de roi. Son neveu, qu'il aime de son cœur passionné, se joue de lui, le berne et le pille, et, chargé d'appeler un médecin, oublie au cabaret sa commission et le laisse trois jours sans secours. Le médecin arrive, le maître vient. Un orage éclate alors, qui déchaîne sur la ville le tumulte de son orchestre, et, dans le bruit du tonnerre, voici la Mort.

Ce jour-là, tout Vienne était enseveli sous un linceul de neige.

* * *

Beethoven, pièce en trois actes, en vers, par René Fauchois (Odéon, 9 mars 1909). A Vienne, un jardin public, l'après-midi d'un beau dimanche d'été, après le départ des Français, au lendemain de la Bataille de Wagram. Les Viennois reprennent leur vie normale. Des gens se promènent et causent de leurs affaires, de leurs amours. A noter: Nicholas et Gaspard, les frères de Beethoven, le premier très prosaïque, grossier même, qui s'est enrichi en des spéculations louches, le second bienveillant et dévoué; leurs femmes Thérèse et Johanna: Bettina Brentano, fiancée au comte d'Arnim, Giulietta Guiccardi, aimée de Beethoven; le peintre Schindler, le plus enthousiaste partisan de l'illustre compositeur et son historiographe; l'Archiduc Rodolphe, frère de l'Empereur Frantz Ier, qui vient familièrement inviter le maître à déjeuner; le Baron de Trémont, officier français, qui complimente Ludwig Beethoven et reçoit de lui un accueil très froid. Ce groupement de personnages autour du héros de la pièce permet à l'auteur de présenter celui-ci sous différents aspects et d'accuser les traits les plus remarquables de son caractère.

Beethoven est noble, sentimental, désintéressé, indépendant, ennemi de la tyrannie, sans cesse à la poursuite d'un idéal inaccessible. Conscient de ses mérites, fier de son génie, il ne saurait ne pas en être orgueilleux; il a aussi le défaut qui semble la contre-partie naturelle de ces qualités; l'imprévoyance, un manque absolu de sens pratique. Enfin et surtout, Beethoven est malade. Il commence à souffrir des premières atteintes de la surdité qui fut le supplice des dernières années de sa vie; il éprouve l'angoisse du pressentiment que le mal s'aggravera. Le premier acte se termine sur une profonde douleur infligée au grand musicien: sa Giulietta l'abandonne pour épouser un riche virtuose amateur, le comte Gallenberg, qui écrit des ballets.

Le second acte se déroule dans le pauvre appartement du compositeur. Il comprend de nombreux épisodes, dont voici les principaux. Beethoven, affolé en constatant que sa surdité augmente, a perdu en chemin sa redingote... dans les poches de laquelle se trouve toute la recette d'un concert qu'il vient de donner. Giulietta, dont le mari

s'est ruiné au jeu, vient implorer de celui qu'elle a trahi un secours pécuniaire et reçoit de lui tout l'argent qu'il possède encore. Bettina Brentano apporte à Beethoven le salut de Goethe et le console. Enfin, le compositeur, en faisant répéter un quatuor, devient la proie d'une véritable crise de désespoir. Des larmes de rage mouillent ses paupières; il brise sa baguette et se jette à terre en hurlant: "Je n'entends plus rien".

Des années se sont écoulées. On retrouve Beethoven, de plus en plus malade, retiré dans un ancien couvent de moines espagnols. Une nouvelle douleur aggrave son état: il découvre que son neveu Karl, fils de Gaspard, qu'il a toujours chéri et comblé de bienfaits, est un voleur, un misérable, capable de tout les crimes. Beethoven sent que la mort approche, et se parle à lui-même:

Je l'attends sans trembler, ainsi que j'ai vécu.
Tu m'as courbé, Destin, tu ne m'as pas vaincu.
Mais malgré moi mes yeux se remplissent de larmes,
Car personne n'est là pour ramasser mes armes!
Sans crainte et sans regrets le guerrier las s'endort
Dans le lit éternel que lui borde la mort,
S'il lègue à des fils forts son exemple et sa gloire;
Mais qui du vieux Ludwig gardera la mémoire?
Nui enfant en pleurant ne prendra mes genoux...
Le père Beethoven n'eut pas d'enfants... Et nous?

dit une voix. Aux yeux du compositeur, embrumés déjà du rêve dernier, neuf jeunes femmes apparaissent: ce sont ses filles, ses symphonies immortelles, qui le consolent par leur beauté, par leur fierté sublime. Il reprend, soulevé d'enthousiasme:

... J'étais un fou! Je blasphémiais! Pardon!
Je vous laisse après moi, vous qui portez mon nom!
Filles de Beethoven, vous pouvez être fières!
Quel roi pourrait poser sur vos têtes altières
Une couronne d'or qui vaudrait — pauvre roi! —
Le baiser que j'ai mis sur vos neuf têtes, moi!
Ah! je vois à la fois toute vos harmonies!
Toutes, je vous entends, mes blanches symphonies!
Et, puisque se taira ma voix dans un moment,
Mes filles, écoutez... Voici mon testament...

Il se dresse, rayonnant. Au dehors, une tempête effroyable fait rage.

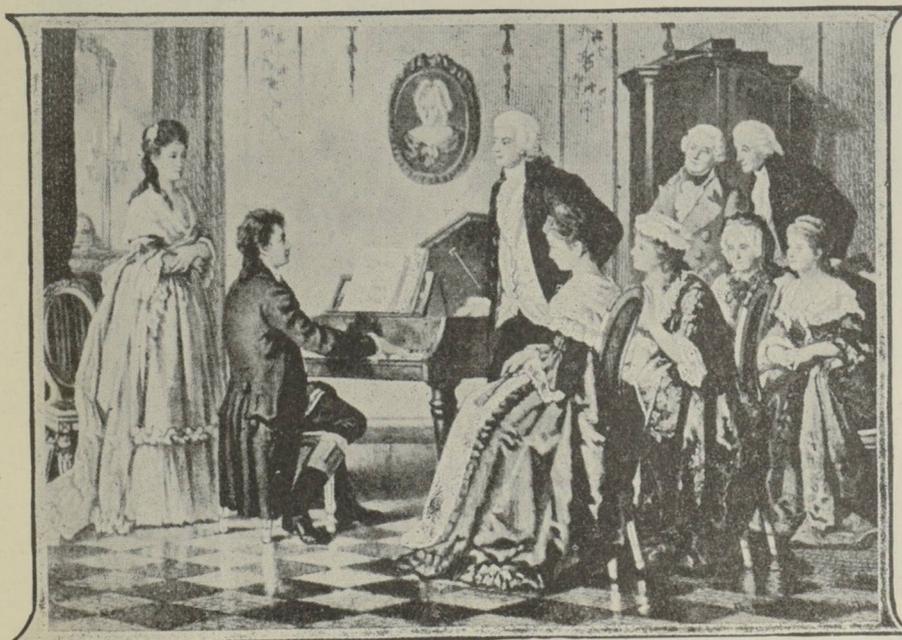
Allez! je vous envoie aux hommes! Vos pensées
Seront un jour pour eux de pures fiancées!
Consolés-les! Allez!... Soyez pour eux des sœurs!
Emplissez d'héroïsme et de vertu leurs cœurs!
Et puisqu'en vous j'ai mis le meilleur de moi-même,
O mes filles, allez... et faites que l'on m'aime!

Un coup de tonnerre formidable retentit. Le vent ouvre la fenêtre, par laquelle la neige entre en tourbillon, et la lampe s'éteint. Beethoven retombe en poussant un cri... Il est mort.

René Fauchois a écrit ici moins une pièce qu'un poème. S'il n'y a pas lieu de louer en lui, cette fois, comme il serait souhaitable, l'auteur dramatique, on peut applaudir de tout cœur et féliciter chaudement le poète. A lui seul revient le mérite d'avoir fait de cette biographie transportée sur le plateau une œuvre qui, malgré son insuffisance scénique, captive, séduit, émeut.

En somme, on assiste uniquement à une succession de tableaux épisodiques retraçant des mœurs parfois étranges—telle la scène où Giulietta tutoie pour la première fois Beethoven, en venant lui demander de l'argent—et à un défilé de types nombreux reliés entre eux seulement par la personnalité du grand compositeur. L'ensemble intéresserait assez peu, si l'on ne subissait le charme de la poésie. Le vers de René Fauchois s'adapte avec beaucoup d'adresse aux rôles de tant d'acteurs si variés: volontairement bonhomme, ou même prosaïque, dans la bouche de Nicolas, il devient tendre, caressant sur les lèvres de Bettina, satirique et mordant, ou magnifiquement lyrique, quand parle Beethoven; toujours, il reste à la fois souple et harmonieusement rempli.

Justin BÉCARRE.



(Courtoisie de "La Lyre")

BEETHOVEN CHEZ MOZART.— Beethoven, âgé de 17 ans, développant, au piano, un thème donné par Mozart qui lui prédit ce jour-là sa renommée universelle.



(Courtoisie du Pacifique Canadie).

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR. — Pins géants de la Colombie-Britannique. — L'industrie forestière est l'une des richesses de la Colombie-Britannique. Les forêts de la Côte du Pacifique renferment des arbres gigantesques, dont l'âge est évalué à plusieurs milliers d'années. Notre illustration en fait voir quelques-uns qui font l'émerveillement des touristes qui visitent le Parc Stanley, à Vancouver. Ce sera le privilège de ceux qui, en juillet prochain, feront l'excursion transcontinentale de l'Université de Montréal, d'admirer ces mastodontes de la forêt canadienne.

LA CULTURE CLASSIQUE ET NOTRE LITTÉRATURE

A PROPOS D'UN ARTICLE DE M. GABRIEL HANOTAUX SUR L'EFFORT INTELLECTUEL DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE EN DEHORS DE LA FRANCE

OCTAVE CRÉMAZIE

L'un des anciens collaborateurs du Terroir, M. André de Coudekerque-Lambrecht, qui a vécu pendant quelques mois parmi nous, à Québec et qui est retourné en France, à l'occasion du centenaire Crémazie, a écrit dans La Croix de Paris, l'article suivant :

M. G. Hanotaux vient d'écrire, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article sur l'effort intellectuel des colonies françaises, celles d'autrefois comme celles d'aujourd'hui. Il cite, entre autres écrivains, Octave Crémazie, sur la tombe de qui une délégation canadienne va venir en pèlerinage au Havre.

Crémazie est presque inconnu en France. Aucun volume n'a été publié sur lui. Le distingué secrétaire du commissariat général du Canada en France, M. Pierre Dupuy, va d'ailleurs réparer cette injustice, en faisant paraître, à Toronto (province canadienne de l'Ontario), un ouvrage sur le pionnier de la littérature canadienne.

Originaire d'une famille du Languedoc, Crémazie naquit, en avril 1827, à Québec, où il fonda, avec ses deux frères, une librairie, rue de la Fabrique.

C'est dans ce magasin, rempli de livres parisiens, que se rencontraient les intellectuels canadiens de l'époque : l'historien Garneau, les poètes Fréchette et Lemay, le penseur Parent, l'abbé Ferland, etc.

Crémazie, qui avait étudié les littératures européennes, arabe et hindoue, fut aussi l'un des fondateurs de l'Institut canadien de Québec.

Sa vie fut celle d'un bohème de l'art, luttant contre l'indifférence d'un public, qui n'avait pas encore le goût des œuvres produites par les enfants du sol.

Les *Lettres de Crémazie* sont assez intéressantes, parce qu'il avait vraiment en lui le *mens divinius*, suivant son expression. Il s'y plaint du manque de critique littéraire au Canada, et de l'absence d'une revue qui "paye" l'écrivain, seul moyen d'obtenir des œuvres travaillées.

"Nous n'oublierons jamais, écrit l'abbé Casgrain, l'impression profonde que produisirent sur nos jeunes imaginations d'étudiants les poésies de Crémazie. Ce fut une révélation pour nous. Ces grandes clartés qui se levaient tout à coup sur un sol vierge et nous en découvraient les richesses et la puissante végétation, les monuments et les souvenirs, nous ravissaient d'étonnement autant que d'admiration."

La gloire littéraire de Crémazie, si grande au Canada, n'a réveillé jusqu'à présent que de rares échos en France. L'ancienne mère-patrie n'a encore acclamé qu'un seul de nos poètes. Elle a salué dans Fréchette, la plus française de nos muses; le temps n'est pas éloigné où elle reconnaîtra en Crémazie le plus canadien de nos poètes. Son vers n'a pas la facture exquise qu'on admire en Fréchette, mais il respire un souffle patriotique qui fait trop souvent défaut chez Fréchette. Malgré ses inégalités et ses imperfections, Crémazie vivra parmi nous comme le père de la poésie nationale.

Ayant fait de mauvaises affaires, Crémazie quitta un jour le Canada, sans rien dire. Il partit à New-York, puis à Paris, où il vécut dans l'île, près Notre-Dame.

Après une quinzaine d'années passées dans la misère, il mourut au Havre, face à la mer!

Parmi ses poèmes, tous à peu près inédits en France, en voici trois des plus caractéristiques :

LE CANADA

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens, la nature féconde
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés, notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
Précipitant ses flots vers l'Océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux !

Envoi à Messieurs du Séminaire de Québec.

POUR LE 200^e ANNIVERSAIRE DE L'ARRIVÉE DE MGR DE LAVAL

Ce grand homme, Messieurs, cette gloire sereine,
Fut le premier anneau de cette noble chaîne
Que vous continuez au bord du S.-Laurent,
Gardant comme un trésor, loin de toutes atteintes,
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes, parmi nous, un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons, vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore, à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos levres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées
Nous ont, de la science, aplani le chemin.

Si nous avons gardé pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si, dans les mauvais jours de notre jeune histoire,
Nous avons, avec vous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encore ces glorieux exploits !

Crémazie était pessimiste quant à l'avenir de la littérature canadienne. Il n'avait pas raison. La littérature canadienne peut grandir, à côté de la littérature française, comme la littérature belge et suisse. Mais à une condition : une intense étude des classiques français.

La langue française ne peut être qu'une langue contrôlée par l'académie française. Le flamand, le breton, le basque, le provençal, etc., ne sont pas la langue française.

Les écrivains canadiens, formés par les Universités canadiennes, peuvent composer des chefs-d'œuvre, s'ils parlent — en langue française — du Canada, au point de vue paysage, travail, mœurs, etc.

Mais pourquoi la littérature canadienne n'a-t-elle pas encore produit de chefs-d'œuvre, tanais que le Français Louis Hémon a écrit au Canada un livre de renommée mondiale ? Parce que la culture classique française n'a pas encore atteint toute sa force au Canada.

M. Bourassa, qui veut un Canada "canadien", totalement séparé de la France, est obligé de reconnaître que les Canadiens doivent encore lire des livres de France !

Le journal *l'Action Catholique*, de Québec, accueille la collaboration de F. Veullot.

Dans la revue *le Terroir*, M. Potvin veut produire une littérature du Canada "province française". L'idée est bonne, mais la réalisation se heurte à un danger d'isolement !

La langue française du Canada doit, d'une part, lutter contre les nombreux anglicismes, et, d'autre part, assimiler un certain nombre d'expressions du "vieux français", des mots de patois provincial, des mots indiens et des expressions du terroir.

Pour toutes ces raisons, les Canadiens doivent conserver un contact perpétuel avec la source de la langue française, avec la France. Leurs Universités sont le trait d'union normal.

Les conseils de Crémazie sont vrais. Il faut d'abord une critique littéraire sévère ; il faut ensuite un travail sérieux et courageux.

Le Canada est beau et actif ; il ne manque pas de sujets qui intéresseraient le monde.

André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT.

UN BEAU PASSAGE.— Un prédicateur médiocre demandait à l'Anglais Robert Hall son opinion sur un sermon qu'il venait de prononcer. Celui-ci, que sa sincérité gênait, gardait le silence. C'était déjà une réponse. L'autre insista. Alors, Robert Hall, poussé à bout, lui répondit :

— Il y avait un bien beau passage.

— N'est-ce pas ? Mais lequel, selon vous ?

— Le passage de la chaire à la sacristie ! . . .

LA LIBRAIRIE PERDUE... QU'IL FAUT RETROUVER

Par Aimé PLAMONDON

L'autre jour, comme je remontais de la Basse-ville par la Côte de la Montagne, j'ai rejoint, un peu avant l'escalier du Bureau de poste, deux messieurs âgés dont l'allure originale un peu étrange, mais non étrangère, attira et retint mon attention. Sans trop savoir pourquoi, je modérai le pas pour les suivre, tout en essayant de surprendre quelques bribes de la conversation animée qu'ils tenaient entre eux. L'un d'eux était de moyenne taille, plutôt petit et trapu, le cou légèrement rentré dans les épaules. L'autre était presque un colosse, à l'allure massive, mais assez dégagée tout de même, et qui faisait vibrer le pavé à chacun de ses pas lourds et cadencés.

Ils conversaient tout haut, d'une voix sans timbre, aux intonations neutres, mais comme leur diction était très nette et leur débit assez lent, on pouvait saisir distinctement chacune de leurs phrases. Ce qui fait que, cédant à une curiosité bizarre, je modérai tout à fait mon train et décidai de les suivre aussi longtemps que la chose me serait possible sans éveiller leur attention. Et je fus bien loin de regretter mon indiscrétion.

Comme je m'engageais, à leur suite, dans l'escalier de fer, le gros disait à son compagnon "Tu vois, mon cher, comme il a progressé, ton vieux Québec ! Ils ont agrandi du double le Bureau de poste !" "En effet", dit l'autre, "mais j'espère qu'ils n'ont pas pour cela fait disparaître le Chien d'Or ?" "Rassure-toi, ils l'ont seulement changé de place ; tiens regarde-le". Et ils se mirent à contempler l'écusson légendaire, pendant que je feignais de m'intéresser au monument Laval. "Et ! bien", dit le petit, "pauvre chien, c'est toujours autant de gagné ! tu as sans doute fait quelques pas pour te rapprocher, avec ton os séculaire, mille et mille fois rongé, de celui que tu dois finir par mordre en ce jour non venu, mais qui ne saurait manquer d'être proclamé maintenant".

Ils s'engagèrent lentement dans la rue Buade, le long des magasins de souvenirs, où les photographies du vieux Québec alternent avec les rasoirs, les cendriers et les kodaks de toutes les formes et de tous les prix. "Ah ! ça", fit le petit, comme ils jetaient un coup d'œil distrait sur les bulletins du *Chronicle-Telegraph*, "il n'y a donc plus que des Anglais à Québec ? Je ne vois pas un seul mot de français ici ?" "Ne t'inquiète pas", dit l'autre, "ce n'est pas Québec, ici, c'est simplement le quartier des touristes. Dans un instant nous allons nous retrouver chez nous. D'ailleurs, notre vieille Basilique, restaurée à la mode du bon vieux temps, — tu sais comme nous fûmes fiers de la chose, là-bas — fait bonne garde et assure, à l'ombre de ses clochers inébranlables, la survivance de notre foi ardente et de nos chères traditions".

Devant la librairie Garneau, les deux amis s'extasièrent, admirant les volumes de luxe, les reliures de fantaisie et s'émerveillant de la quantité de livres exposés dans la somptueuse vitrine. "Que les temps sont changés !" dit le petit, "qu'il y en a des livres ! On dirait vraiment que tous les citoyens sont maintenant des écrivains, et prolifiques encore. On a beau dire, cette production doit être bien mêlée ?" "Tu l'as dit, mon vieux", répondit son ami. "C'est au point qu'il est terriblement difficile de s'y reconnaître et qu'on confond fréquemment les bons livres avec les autres, malgré toute la bonne volonté qu'on tâche d'y apporter. Mais certains prétendent que c'est bien ainsi, et qu'on doit favoriser la production intensive. Bientôt si cela continue, les gens sérieux n'auront plus qu'une solution à adopter : ce sera de ne plus lire du tout". "De mon temps, soupira le premier, on en écrivait peu de livres, on leur faisait moins belle toilette, mais on

tâchait de toutes ses forces à les remplir de substance, à les enrichir d'une pensée forte et profitable, exprimée dans un style un peu grandiose, un peu scienneil, peut-être, mais clair, correct et précis. Aussi, ceux qui lisaient ne se lassaient pas de recommencer le volume qui les avait charmés et auquel ils redemandaient, chaque soir, dans l'austère silence du cabinet de travail, un peu de repos et d'encouragement."

Ils soulevèrent dévotement leurs chapeaux en passant devant la Basilique, puis ils se mirent à descendre lentement la rue de la Fabrique. Comme ils s'arrêtaient à chaque vitrine, examinant tout et échangeant des réflexions à chaque objet dont l'aspect les frappait, ma tâche de suiveur devenait difficile et je devais, pour ne pas me faire remarquer d'eux, tantôt me coller la figure dans un étalage voisin, tantôt stationner sur la chaîne du trottoir, avec l'air d'un homme qu'amuse follement le spectacle monotone de la rue.

Il était quatre heures de l'après-midi. Il faisait un riant soleil d'avril, dont la douceur, tendre et capiteuse, se reflétait sur la physionomie des passants, irradiant le regard des femmes, enjolivant leur sourire. "Mais dis-donc, toi, peux-tu, sous ces brillants dehors, démêler les femmes d'avec les jeunes filles ?" demanda d'un ton narquois, le petit, à son volumineux compagnon. "Moi, j'essaie depuis quelques instants, mais je vois bien que je n'y parviendrai jamais". "Moi non plus", reprit l'autre, avec un rire sonore. "La tâche serait bien au-dessus de mes forces, aussi je me garde de l'entreprendre. J'aime mieux les admirer toutes, sans exception, dans leurs toilettes claires, et me laisser séduire par le rythme élégant et enjôleur de leur démarche onduleuse. C'est moins difficile et bien plus agréable". "Tais-toi donc ; tu seras bien toujours poète". "Moins que tu ne l'as été toi-même", reprit l'autre, avec un accent de déférence et de sincère conviction.

Les deux promeneurs s'amuserent un moment à lire les affiches annonçant le spectacle de cinéma, à la porte de l'Empire. Les couleurs voyantes des placards, les titres sensationnels des vues annoncées retinrent un instant leur attention. "Ainsi, dit le petit, c'est vrai que maintenant, beaucoup de gens préfèrent ces spectacles silencieux, où les gestes, si exagérés qu'ils soient, doivent sembler vides de sens, n'étant pas complétés par la parole, au véritable théâtre avec ses tirades éclatantes, ses réparties à l'emporte-pièce et ses phrases à panache ?" "Oui, reprit le gros, "c'est exact, et il paraît que la génération nouvelle s'affole de plus en plus de ce genre d'amusement. Affaire de goût, après tout. Chaque temps a les distractions qu'il mérite : l'essentiel est qu'il s'en contente."

Je perdis plusieurs phrases qu'ils échangeaient en examinant le restaurant Kerhulu et l'étalage de jouets de Kirouac. Je distinguai la conclusion du petit, qui déclarait : "décidément, aujourd'hui, il n'y a pas plus de différence entre les enfants et les grandes personnes qu'entre les femmes et les jeunes filles, puisqu'il faut dépenser pour amuser les tout jeunes les sommes que l'on consacre à la distraction des vieux".

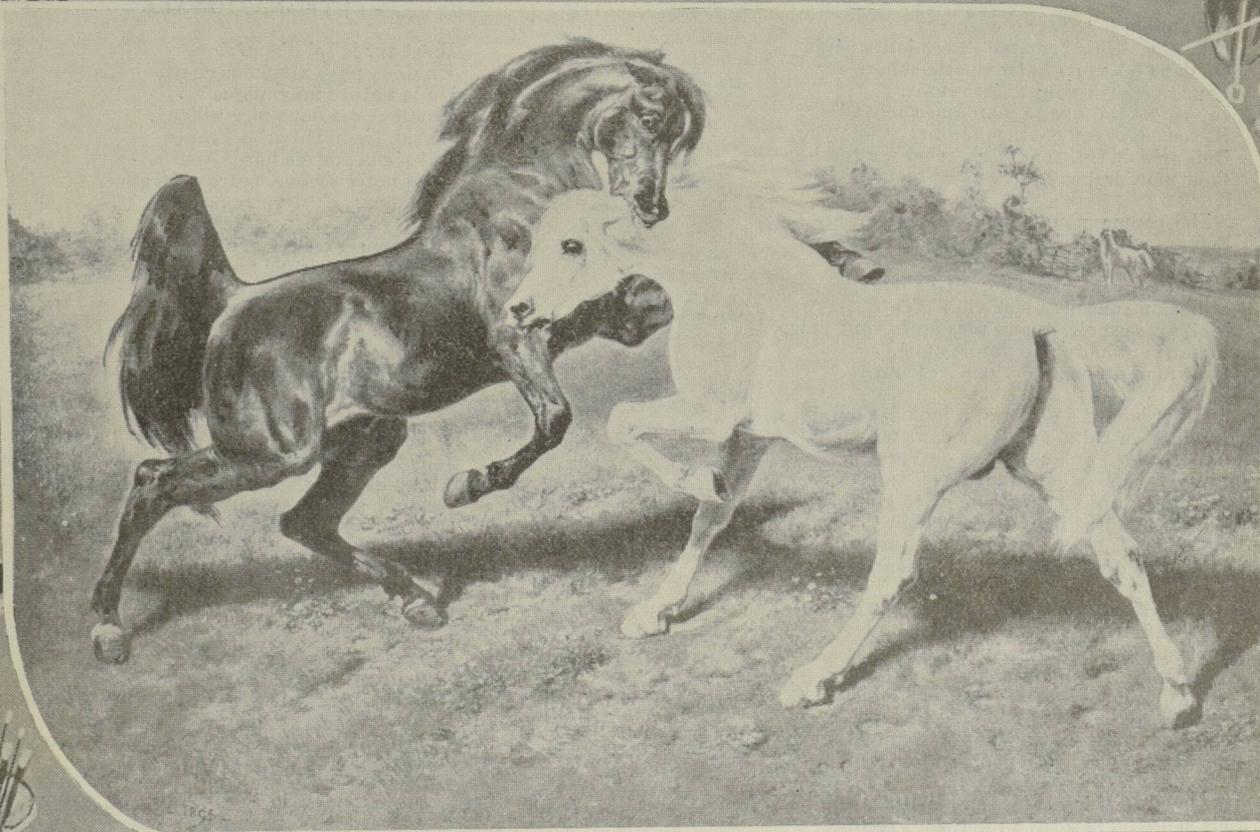
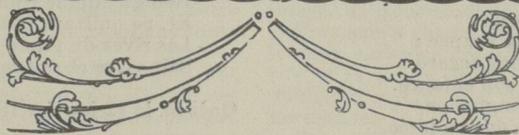
Mais, devant les magasins de Chicoine, le tailleur, et de Lacasse, l'opticien, ils firent halte subitement, d'un même mouvement. Puis, ils se mirent à contempler longuement les étalages et ce qu'ils pouvaient apercevoir de l'intérieur des magasins. Enfin, ils s'avancèrent sur le bord du trottoir et examinèrent longuement la maison. Cette fois, je dus m'éloigner de plusieurs pas, car ils allaient sûrement remarquer ma présence. De plus, pour comble de malheur, je vis

le gros qui se penchait pour écouter ce que l'autre lui disait, à voix basse maintenant, en faisant des gestes dont il me fut absolument impossible de préciser la signification. Ils furent bien cinq minutes à examiner l'endroit, tout en causant avec animation. Puis, un sourire narquois et railleur détendit soudain leur physionomie, que j'apercevais très imparfaitement de profil, et ils se décidèrent à continuer leur route. Je me précipitai à leur poursuite, espérant attraper au vol quelques phrases intéressantes. Mais j'en fus pour ma peine, car je ne pus qu'entendre le petit dire à son compagnon " Bah! ils feront comme moi, ils la chercheront ". Et l'autre d'ajouter : " Et ils finiront toujours bien par s'entendre pour croire qu'ils l'ont retrouvée. "

Je continuais toujours, décidé à ne pas quitter les deux amis, lorsque, au coin de la côte du Palais, un stupide embarras de voitures et de tramways me barra la route, un bon moment, et je les perdis de vue subitement. Je traversai la rue en courant, dès que la chose me fut possible, mais, plus rien. Ils avaient disparu et je ne pus jamais les rejoindre.

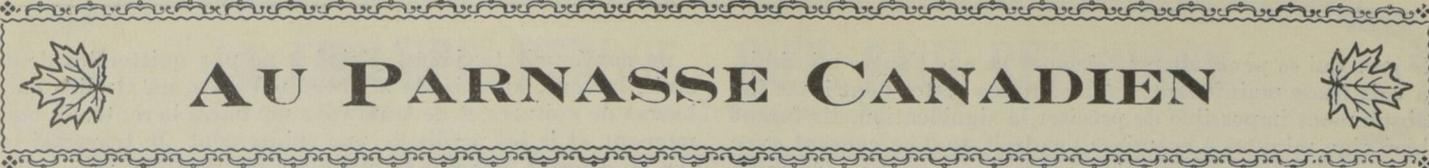
Alors, subitement, la pensée me vint que j'avais dû suivre les ombres de Crémazie et de Fréchette, venus à Québec de compagnie pour se rassurer, une fois pour toutes, sur l'emplacement exact de la fameuse librairie de notre poète national. Ils craignaient sans doute que la controverse savante, où dansent en rond les cadastres poudreux, les archives jaunies et les numéros effacés, finit, à la longue, par leur faire oublier l'endroit.

Aimé PLAMONDON.



UN DUEL. (tableau de Rosa Bonheur)— Paysage et scène du terroir de tous les pays. "Vous me voyez en train, disait l'illustre peintre, de représenter un combat célèbre dans les annales du Stud Book britannique. Le cheval blanc n'est autre

que Godolphin Arabia, l'ancêtre de toute une lignée de grands étalons anglais. Ce cheval avait été offert à Louis XV par le bey de Tunis. Selon le goût du temps, le roi n'aimait que les chevaux courts ramassés. Nul ne s'intéressa à ce barbe qui bientôt fut vendu par les officiers des écuries royales et employé à traîner des voitures dans les rues de Paris. Un jour rue Dauphine, (pas à Québec, mais à Paris), il s'abattit sur le pavé et attira ainsi l'attention d'un Anglais qui passait et qui observa que cet animal valait mieux que la vile besogne à laquelle il était assujetti; il l'acheta, l'emmena en Angleterre, où il le céda à lord Godolphin, qui l'envoya à son haras. La jument blanche que vous voyez dans le fond s'appelait Roxana (pas Roxane de Cyrano de Bergerac); elle était destinée à Hobgoblin, l'étalon noir qui est aux prises avec l'arabe, car ce fut un combat acharné entre les deux rivaux qui décida du sort de cette belle Hélène. Godolphin Arabien sortit vainqueur du duel.



AU PARNASSE CANADIEN

LE DRAPEAU DE CARILLON

(FRAGMENT)

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
 Décembre était venu. Voyageur solitaire,
 Un homme s'avancait d'un pas faible et tremblant
 Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
 Une immense douleur avait posé sa main.
 Gravissant lentement la route qui s'incline
 De Carillon bientôt il prenait le chemin
 Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
 Il déroulait au vent les couleurs de la France ;
 Planant sur l'horizon, son triste et long regard
 Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
 Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
 Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
 Puis, à l'écho sonore envoyant ses accents,
 Sa voix jeta le cri de son âme explorée :

O Carillon, je te revois encore,
 Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
 Où dans tes murs la trompette sonore
 Pour te sauver nous avait réunis.
 Je viens à toi, quand mon âme succombe
 Et sent déjà son courage faiblir.
 Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“ Mes compagnons, d'une vaine espérance
 Berçant encor leurs cœurs toujours français,
 Les yeux tournés du côté de la France,
 Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
 L'illusion consolera leur vie ;
 Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
 Et sans entendre une parole amie,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“ Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
 Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
 Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
 Naguère, hélas ! je déployais en vain,
 Je le remets aux champs où de ta gloire
 Vivra toujours l'immortel souvenir,
 Et, dans ma tombe emportant ta mémoire,
 Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“ Qu'ils sont heureux, ceux qui dans la mêlée,
 Près de Lévis moururent en soldats !
 En expirant, leur âme consolée
 Voyait la gloire adoucir leur trépas.
 Vous qui dormez dans votre froide bière ;
 Vous que j'implore à mon dernier soupir,
 Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,
 Sur vos tombeaux, je viens ici mourir ! ”

A quelques jours de là, passant sur la colline
 A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
 Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
 Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
 Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
 Qui nous redit encor la gloire du passé.

O radieux débris d'une grande épopée !
 Héroïque bannière au naufrage échappée !
 Tu rests sur nos bords comme un témoin vivant
 Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
 Et, sur les jours passés répandant ta lumière
 Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
 Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
 Comme au jour du combat se serrer près de toi !
 Puisse des souvenirs la tradition sainte,
 En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
 Et leur langue et leur foi !

1er janvier 1858.

Octave CRÉMAZIE.

LE CANADA

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
 Où le Ciel a versé ses dons les plus brillants,
 Où, répandant ses biens, la nature féconde
 A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,
 A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
 Précipitant ses flots vers l'Océan immense,
 Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
 Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
 Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
 Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux !

Octave CRÉMAZIE.

Québec, le 12 janvier 1858.

FÊTE NATIONALE

Il est sur le sol d'Amérique
 Un doux pays aimé des cieux,
 Où la nature magnifique
 Prodigue ses dons merveilleux.
 Ce sol, fécondé par la France
 Qui régna sur ses bords fleuris,
 C'est notre amour, notre espérance,
 Canadiens, c'est notre pays.

Pour conserver cet héritage
 Que nous ont légué nos aïeux,
 Malgré les vents, malgré l'orage,
 Soyons toujours unis comme eux.
 Marchons sur leur brillante trace,
 De leurs vertus suivons la loi,
 Ne souffrons pas que rien efface
 Et notre langue et notre foi.

O de l'union fraternelle
 Jour triomphant et radieux,
 Ah ! puisse ta flamme immortelle
 Remplir notre cœur de ses feux ;
 Oui, puisse cette union sainte,
 Qui fit nos ancêtres si grands,
 Garder toujours de toute atteinte
 L'avenir de leurs descendants.

Les vieux chênes de la montagne
 Où combattirent nos aïeux ;
 Le sol de la verte campagne
 Où coula leur sang généreux ;
 Le flot qui chante à la prairie
 La splendeur de leurs noms bénis,
 La grande voix de la patrie,
 Tout nous redit : Soyez unis !

Octave CRÉMAZIE.

* * *

LA LOTERIE MORALISANTE.— Bien que les loteries soient interdites aux États-Unis, le maire de Claxtonville, dans l'Ohio, en a institué une. Elle est gratuite et ainsi elle échappe aux lois. Tous les citoyens ont droit à un billet, à condition de n'avoir encouru aucune condamnation dans l'année. Comme les lots sont importants et nombreux, le désir de participer à la loterie incite tout le monde à la vertu et la prison est vide. C'est là que triomphe le maire ingénieux. Les lots qu'il paye représentent une somme moindre que le coût de l'entretien des détenus.

OCTAVE CRÉMAZIE

Par Alphonse DÉSEILETS, président de la Société des Poètes.

Tous les historiens de la littérature canadienne ont parlé avec respect et vénération du poète précurseur, du chancre immortel de Carillon, de ce barde exilé, à qui sa terre natale ne réservait pas même le lit de l'éternel sommeil.

Quelles qu'aient été les erreurs de jugement dans la vie d'un grand homme, son souvenir reste vivace dans nos mémoires, si cet homme a pu laisser parmi les siens la trace lumineuse et réchauffante d'un grand cœur. Peu de poètes au Canada furent mieux connus et plus aimés que Octave Crémazie. Si nous avons accepté l'honorable mission de ranimer, pour un instant, les nobles traits de ce génie, c'est que nous savons la puissance de sa pensée et les influences persistantes de son souffle poétique sur notre patriotisme et notre conscience nationale. L'âme de Crémazie chante un peu dans toute âme bien née, au Canada français.

Le poète patriote naquit à Québec, le 16 avril 1827, il y a donc cent ans bientôt. Tandis que la Commission des Monuments Historiques se propose de distinguer la maison natale de Crémazie, au numéro 11 de la rue Saint-Jean, notre société des Poètes fait exécuter à Paris, par un artiste canadien-français, une plaque commémorative qui sera apposée sur la façade de la maison numéro 12, côte de la Fabrique, où se trouvait la Librairie des trois frères Jacques, Joseph et Octave Crémazie. Et notre Société Saint-Jean-Baptiste elle-même a conçu le projet d'élever, en cette ville, un monument à la gloire du poète qui fut l'élan décisif et la gloire la plus pure de notre littérature naissante.

Lorsque se dressera, sous l'ombre bienfaisante de nos érables en fleurs, ce noble témoignage de la reconnaissance, il faudra qu'on puisse lire, sur la stèle de marbre ou de granit, ces vers inscrits sous un drapeau de la vieille France :

“ Quand tu passes ainsi, comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout un monde de gloire où vivaient nos aïeux..... ”

*
*
*

Avant 1830, la poésie n'apparut guère, au Canada, que dans les chansons populaires, militaires et d'occasions, de deux Français : Joseph Quesnel et Joseph Mermet. Ce fut le règne des épîtres et des épigrammes, qu'on retrouve dans “ Le Spectateur ”, journal du temps, et dans la “ Saberdache ” de Jacques Viger. Michel Bibaud, l'historien, et Joseph Lenoir, vers cette époque, publièrent des saïres et des poèmes épars. Chauveau aura fourni la chaîne qui relie ces primitifs au vrai poète canadien que fut Octave Crémazie.

Dès 1840, dit l'abbé Camille Roy, Québec s'énorgueillissait non seulement de grouper dans ses murs tous les personnages les plus considérables du monde politique et religieux, mais aussi d'être vraiment, en ce pays nouveau, le siège principal de la vie intellectuelle. Car en 1635 le collège des Jésuites avait été fondé, puis en 1668 le séminaire de Québec. Depuis 1757, Québec avait un cercle littéraire. La capitale attirait depuis longtemps toute la jeunesse étudiante de la colonie, lorsque, cinquante ans après la cession du Canada à l'Angleterre, Québec redevient la “ ville académique ”, et garda jalousement cette tradition.

Ce cénacle, où discourent et s'animaient les premiers ouvriers de notre pensée nationale, exerça une influence profonde et durable sur l'inspiration patriotique de Crémazie. Peu loquace, le poète notait fréquemment une idée, une impression, qu'il élaborait ensuite dans le silence du cabinet d'écriture, quand ses amis étaient partis.

En 1854, il compose son poème sur “ la Guerre d'Orient ”, et l'année suivante : “ Sur les Ruines de Sébastopol ”. C'est dans ces strophes qu'apparaissent les grandes promesses de son talent. Ainsi s'exhale, sous le souffle de Crémazie, la plainte du Czar Nicolas vaincu par les légions françaises de Pélissier.

Il semble que ces grands motifs d'inspiration n'aient été exploités par Crémazie qu'afin de l'entraîner à mieux comprendre et à mieux exprimer les hauts traits et l'héroïsme de nos aïeux. Profondément ému aux récits que la tradition, si proche encore de ses sources, lui fournissait et mêlé chaque jour à l'élaboration des Duvres écrites de nos historiens, il avait pénétré au plus intime de l'âme canadienne ; souffert de ses regrets et de sa nostalgie ; frémi à ses relents de révolte comprimée ; puis, pleuré d'admiration aux spectacles du courage et de l'attachement farouche de nos aïeux à leur terroir.

Le “ Chant du vieux Soldat canadien ” et l'odyssée du “ Drapeau de Carillon ” synthétisent, avec une émouvante sincérité, l'état d'âme dans lequel étaient restés les vieux patriotes qui survécurent aux malheurs de 1760, de 1812 et de 1837.

Si la géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire, la légende et la poésie en sont les organes auditifs. Car le rythme des grandes actions qui ont marqué l'histoire de l'humanité ne saurait être dignement mesuré que par les strophes de la poésie épique. N'est-ce pas à travers les “ Iliade ” et “ Odyssée ”, les “ Enéide ”, les “ Lusiade ”, les “ Chanson de Roland ” et les “ Légende des Siècles ”, que l'on sent battre le cœur innombrable et puissant des générations ?

C'est aussi à l'examen et à l'audition des poèmes, plus modestes si vous le voulez, de notre poète national, que nous découvrirons l'âme véritable de notre race et dont il importe de prolonger la valeureuse image. Relisons ensemble, ce “ Drapeau de Carillon ”.

Crémazie a chanté, bien avant de la connaître, la terre de France, le doux parler de nos ancêtres, leur finesse et leur esprit gaulois, le rire et la gaieté de la Champagne et de la Provence, le courage opiniâtre et têtus des Bretons, la douceur angevine et la rouerie normande.

Des attaches héréditaires, impérieuses et profondes, entretenaient dans son esprit et dans son cœur le culte vivace pour la France, représentée au Canada, à cette époque, par quelques brillantes personnalités que le poète connut et s'attacha.

Crémazie a témoigné, par de touchants poèmes, son amitié ou sa vénération à l'égard de M. et Mme Hector Bossanges, résidents français au Canada ; à M. de Fenouillet, avocat, journaliste, et professeur de littérature à notre école normale Laval ; à M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré en notre pays après les guerres de l'Empire ; à M. de Belvèze, commandant de la “ Capricieuse ”, qui nous rapportait, en 1855, le salut officiel de l'ancienne mère-patrie. Or, cet amour du poète pour la France avait quelque chose du pressentiment.

Mais le patriotisme français de Crémazie, tout en gardant sa force et sa saveur originelles, ne s'est pas moins accommodé du sort nouveau fait aux vaincus par le vainqueur. Rien ne trahit, dans toute son œuvre, de prose ou de poésie, la loyauté du poète envers le conquérant. Foncièrement religieux, et soumis en cela aux enseignements de l'Église, le poète reste fidèle à sa mission, qui est d'exprimer et d'interpréter le sentiment général de son peuple. Aussi chante-t-il fréquemment la beauté du sol natal, auquel il faut rester attachés, parce qu'il est important de “ grandir où Dieu nous a senés... ” A l'occasion des fêtes nationales, il célèbre à nouveau les charmes du pays qui est le nôtre, et il réconcilie harmonieusement les deux pensées maîtresses qui président à nos destinées en terre canadienne. C'est en quoi, nous estimons qu'il fait œuvre d'homme pratique, tout en gardant ses yeux levés vers les régions de l'idéal, où flotte l'étendard sacré de nos aspirations, de race latine, première-née et première occupante sur ce sol d'Amérique.

*
*
*

Il d'étranges destinées, dont le pronostic, chez certains hommes, se devine dès leur jeunesse, dans le caractère dans l'être physique ou moral, dans les actions matérielles de la vie et dans les œuvres intellectuelles. On a prétendu que les destins d'Octave Crémazie étaient prévus dans le poème intitulé : “ La Promenade des trois morts ” ; poème inachevé, qui devait être son œuvre maîtresse, synthétiser toute l'histoire de son génie, et qui nous laisse suspendus à cette pensée fatidique :

“ Et nous saurons bientôt si le ver a menti... ”

Mais, n'a-t-on pas tenté d'établir que ce poème n'est pas dû à Octave Crémazie ? Qu'il aurait été conçu et même écrit presque entièrement, vers l'époque de la naissance de notre poète, par son frère aîné, Joseph.

En tout cas, si le sort du poète fut malheureux, dans les affaires matérielles, n'en accusons que le Génie. L'entreprise commerciale d'une grande librairie, en ces temps-là surtout, n'eut pas été tentée par un cerveau positif et vraiment exercé aux calculs de finance. L'ambition des Crémazie, en cette affaire, avait d'autres visées que les profits d'argent. L'âge était aux éveils de la pensée, aux développements des lettres, des arts et des sciences ; Québec se laissait couvrir, sans résistance, par Montréal même, du titre pompeux de “ ville lumière ”, et consentait à s'appeler “ l'Athènes de l'Amérique ”.

La catastrophe financière, qui menaçait la seule grande librairie française au Canada, trouva les frères Crémazie sans défense et sans appui matériel. Octave, surtout, en fut si vivement affligé qu'i

céda au découragement. Il disparut, et sa famille le retrouva, un peu plus tard, réfugié en terre de France, sous le nom de Jules Fontaine.

Le désastre commercial de la Librairie Crémazie avait eu lieu en novembre 1862. Le poète se rendit à Paris, où il fut en proie à une terrible congestion cérébrale, puis fut recueilli par M. Hector Bos-sange, en son château de Citry, et sur les bords de la Loire. C'est de là que le poète écrivit à ses frères, à sa chère mère et à son plus fidèle ami, l'abbé Casgrain, ses lettres remarquables, bientôt suivies de son journal d'exil, au Havre, à Bordeaux, à Orléans et à Paris.

L'amertume qui entache légèrement quelques-unes de ses corres-pondances, n'empêche pas de saisir la beauté de cette âme haute et la puissance de ce grand cœur. Il semble que le don d'épistolier soit une prérogative propre au talent et à la grâce des dames seules. Néanmoins, ne vous en déplaie, quelques messieurs font exception, et Crémazie fut de ceux-là ! Il faut lire ses lettres; elles sont poi-gnantes de regrets, de nostalgie et de vérité. Je n'en veux citer qu'une, celle qu'il écrivit à sa mère, dont il est resté, toute sa vie, le fils attendri et malheureux, la voici :

“ MA BONNE MÈRE,

“ J'ai reçu vos lettres du treize et du vingt janvier. Ceci m'a surtout causé un bonheur inexprimable, c'est la réception de votre portrait... Maintenant que j'ai cette photographie, je pourrai vous embrasser, tous les soirs et tous les matins, comme je le faisais quand j'étais près de vous... Ce qui me console, en regardant votre portrait, c'est que vous ne paraissez pas avoir vieilli, depuis que j'ai eu la douleur de vous quitter. J'ai donc l'espérance de vous revoir avant de mourir...

“ Après bien des souffrances et des combats, je suis parvenu à accepter avec résignation l'isolement où mes fautes m'ont placé. Le Canada, les amis d'autrefois, tout cela je le chasse de ma pensée, pour concentrer toutes mes affections sur ma mère et mes deux frères... etc.”

Cette lettre est datée de Paris, le 7 février 1865, un peu plus de deux ans après son départ du Canada. Henri d'Arles, qui commente cette lettre et quelques autres, dans ses “ Essais et Conférences”, nous invite à remarquer “ quels accents, à la fois naïfs et parfaits, le poète trouve pour parler à sa vieille maman ! Et comme l'on sent que les liens de la famille sont la seule chose qui, dans l'abandon de tout, le retienne encore à la vie !”

Crémazie nous a également laissé le journal intime de son exil volontaire, qui dura dix-sept années. Il se trouva donc en France vers la fin du second Empire et durant toute la guerre franco-prussienne. Il faut voir avec quelle justesse et quelle érudition il nous raconte les faits politiques, sociaux et militaires dont il est le témoin assidu et désintéressé.

Il assiste d'abord à quelques réunions des immor-tels, sous la coupole de l'Académie, et note les côtés les plus typiques de ces éances, où il peut écouter et voir : Adolphe Thiers, Guizot, de Broglie et Montalembert.

Bientôt il se rendra au palais Bourbon, où sont discutés par les plus grands hommes d'État français, les problèmes et le sort politique de l'Europe. Alors éclata la guerre de 1870. Durant le siège de Paris, Octave Crémazie est perdu au milieu des assiégés, subissant les mêmes affres et les mêmes misères. Et il écrit, dès le début : “ Ce “ n'est pas une guerre, c'est une invasion de hordes barbares... La religion joue un rôle immense dans la lutte terrible à laquelle nous assistons. Tous les journaux d'Allemagne ne cessent de dire, sur tous les tons, que le but de la race germanique est de dominer la race latine, afin de l'arracher à l'influence de la papauté. La cause de la France est donc aujourd'hui (en 1870) une cause sacrée, puisqu'elle représente l'existence de la race latine et du catholicisme...”

Il apprend aussi, avec horreur, la trahison de Bazaine à Metz et la défaite des armées de MacMahon. Cependant, il est presque devenu Français et il écrit à ses frères ce mot d'espoir tout optimiste : “ Le triomphe définitif restera à la France ”.

Son “ Journal du Siège de Paris ” fourmille de détails dont la précision n'a d'égal que le piquant et le vécu. Ceux qui aiment les études de l'histoire penseront, avec l'un de nos meilleurs écrivains, que ce journal est plus exact et plus vivant que les livres de Madame Adam, écrit sur cette époque ; et ils songeront que si Gabriel Hanotaux eût connu ce précieux document il l'aurait sûrement utilisé dans son “ Histoire de la France contemporaine ”. J'ose ajouter qu'il suffirait, à nous, de bien lire le journal intime d'Octave Crémazie pour comprendre les sources de la revanche qui fut tentée de 1914 à 1918.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, avoir éveillé dans vos esprits la curiosité et le goût des œuvres de Crémazie. Si ce grand-poète canadien a subi un sort moins enviable que ses humbles descendants,

si la terre québécoise a dû confesser, tout haut, l'inconcevable oubli de cette gloire littéraire, en criant par la bouche de notre Albert Ferland :

“ Poète, mon enfant, tu me chantes en vain !

“ Je suis la terre ingrate où rêva Crémazie ;

“ Célèbre si tu veux ma grave poésie,

“ Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain ! !”

n'oublions pas, du moins, que cet homme fut grand par la puissance de son cœur, source unique de son génie, de ses œuvres littéraires et de son action patriotique durable. Sous le signe du repentir, plus sublime et plus bel que l'innocence. Crémazie reste, pour nous tous le symbole et l'exemple du désintéressement, de l'idéal élevé et du plus pur patriotisme. A cause de ses vertus bien québécoises et à cause de sa naissance, Octave Crémazie nous appartient à nous plus qu'à tout autre. Qu'il revive parmi nous, dans le bronze et le marbre, parmi l'ombre mordorée des érables qu'il a tant aimés ! Nos sociétés littéraires et patriotiques lui doivent ce digne monument.

Lorsqu'en septembre 1923, avec la Mission Canadienne en France, je me rendis au cimetière Sainte-Marie-du-Havre, en déposant une gerbe de fleurs sur la tombe du poète exilé, je ne pus retenir une larme qui me voilait cette inscription : “ A la mémoire d'Octave Crémazie, poète canadien, mort au Havre, le 16 janvier 1879 ; ses compatriotes et admirateurs.”

Je ne sais quelle main pieuse entretient la fleur du souvenir autour de cette tombe, mais il m'a paru, néanmoins, que ce grand cœur de chez nous avait gardé dans son regard, que le bronze éternise, toute la tristesse et toute la mélancolie de l'éloignement.

Et je suis revenu vers la vie en redisant tout bas cette strophe du poète esseulé :

“ Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,

“ Expira sans entendre une parole amie.

“ Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,

“ Personne ne viendra donner une prière,

“ L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !”

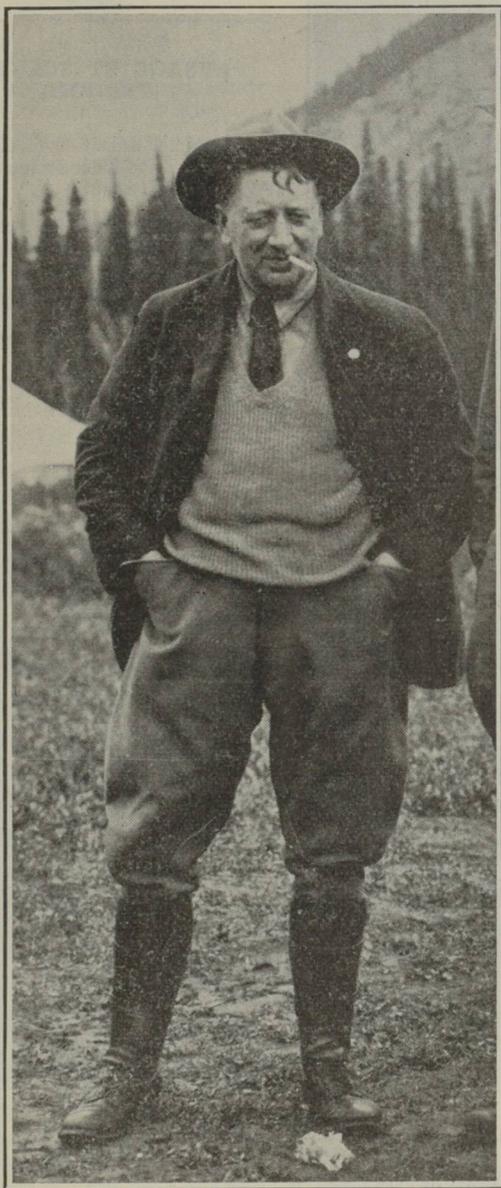
Alphonse DESILETS.



Paysage et scène du terroir “en pays étranger”.— Deux pèlerins du Canada-français, à droite, M. Georges Bouchard, M.P., et à gauche, M. Alphonse Désilets “faisant l'aumône d'une larme” au tombeau du poète exilé, dans le

John Murray GIBBON

LE POÈTE-CHANSONNIER



M. John Murray GIBBON, chef du service de publicité de la Compagnie du Pacifique Canadien, dont l'initiative nous vaudra bientôt au château Frontenac le grand festival de la Chanson et des Métiers du Terroir.

Porteur d'un nom qui indique son origine écossaise, John Murray Gibbon est né dans l'île tropicale de Ceylan. Son père, un planteur de thé, envoya ses enfants faire leurs études dans sa propre ville natale d'Aberdeen. Bientôt le jeune Gibbon devint boursier d'Oxford, où il obtint ses diplômes, en 1897. Déjà il avait passé deux ans en Allemagne, à l'université de Goettingue, où il s'appliqua avec un égal enthousiasme à se familiariser avec le duel et le sanscrit. Après son stage à Oxford, Murray Gibbon joint le personnel du journal illustré *Black and White*, dont il devient éventuellement le rédacteur en chef. Il passe ses loisirs dans les écoles d'art, et, lorsque son mauvais état de santé l'oblige à quitter momentanément le journalisme, il va faire du dessin à Biskra, ville de l'Algérie méridionale, puis passe six mois à l'atelier de Colarossi, à Paris. De retour à Londres, il fait partie de la rédaction de l'*Illustrated News* et, en 1908, le Pacifique Canadien lui confie l'établissement d'un bureau

de publicité qui centralisera la propagande pour la Grande-Bretagne et l'Europe. C'est à ce titre qu'il visite annuellement le Canada. Entre temps, il écrit l'histoire de ses compatriotes au pays et donne à son livre le titre *Scots in Canada*. En 1913, lord Shaughnessy l'invite à prendre charge de toute la publicité du Pacifique Canadien, avec quartiers généraux à Montréal.

M. Gibbon a publié quatre romans : *Hearts and Faces*, *Drums Ajar*, *The Conquering Hero* et *Pagan Love*. De plus, un autre roman est sous presse et sera bientôt lancé par la maison MacMillan. Murray Gibbon a encore à son crédit un petit recueil de poèmes intitulé *A Canadian Calendar*. Quatre de ces pièces ont été mises en musique par le fameux chansonnier américain Louis-Victor Saar. Ce cycle de chansons sera également publié sous peu par Carl Fischer, de New-York.

En collaboration avec Charles Marchand, Murray Gibbon a recueilli trente chansons du Canada français, et il a traduit ces chansons pour ses compatriotes de langue anglaise. Oscar O'Brien et Geoffrey O'Hara sont responsables de l'harmonisation. Ce florilège sera publié, bientôt, s'il ne l'est déjà, avec paroles anglaises et françaises, par la maison J. M. Dent, les grands éditeurs de Londres et de Toronto. Maurice Morisset a été chargé par M. Gibbon de traduire en français la préface de cet important ouvrage, dont on est à préparer incessamment une édition pour les États-Unis.

Murray Gibbon fait partie de la Société Royale, et il a été le premier président de l'Association des Auteurs canadiens.

G. de B.

DELAI PROLONGÉ

A sa dernière réunion, le Bureau de direction de la Section française de l'Association des Auteurs canadiens a résolu de prolonger, au 1er juillet prochain, le délai accordé aux concurrents pour faire leurs envois, lequel délai devait d'abord expirer le 18 avril.

Les directeurs ont pris cette décision sur la demande d'un grand nombre de professeurs, religieux et laïques, instituteurs et institutrices, qui désirent prendre part à cet intéressant concours et que leurs occupations, trop absorbantes à cette époque si active de l'année scolaire, empêchent de le faire. En agissant ainsi, l'Exécutif de la Section française a la conviction d'assurer au concours un nouvel éclat, puisque cela permettra à un plus grand nombre de nos écrivains d'y prendre part.

On nous demande de préciser, sur un point, les règlements et conditions du concours, que nous donnons plus bas, en spécifiant que, par littérature enfantine, il est bien entendu qu'il s'agit d'œuvres destinées à l'enfance, mais non écrites par des enfants. Il ne saurait donc être question de soumettre au jury des productions dues à la plume de garçonnets et de fillettes de dix à douze ans.

Voici de nouveau les conditions de ce concours :

- 1° Les manuscrits ne devront pas contenir plus de 3,000 mots.
- 2° Les nouvelles, récits, légendes ou contes devront être canadiens, par les personnages et les décors, et appropriés spécialement, par le style et les pensées, au développement intellectuel des enfants de 7 à 12 ans.
- 3° On devra fournir les manuscrits en triplicata et au clavigraphie.
- 4° Chaque concurrent devra signer son travail d'un pseudonyme, et envoyer en même temps, dans une enveloppe cachetée, son nom véritable et son adresse. Les manuscrits doivent être adressés à M. Aimé Plamondon, N. P., secrétaire de l'Association des Auteurs, 47 rue Claire-Fontaine, Québec.

5° Une somme de \$250.00 sera accordée en prix, et répartie de la façon suivante :

Premier prix.....	\$ 100.00
Deuxième prix.....	75.00
Troisième prix.....	50.00
Quatrième prix.....	25.00

6° Le jury chargé d'attribuer les prix se composera de trois membres nommés par l'Exécutif de la Section française.

7° Le volume de l'auteur qui aura remporté le premier prix sera édité gratuitement à cinq mille exemplaires, et une royauté de 20% sera accordée à l'auteur par l'éditeur. Les autres volumes primés, sur recommandation du jury, seront confiés à un éditeur qui s'engagera à les publier à ses frais et à faire une remise de 20% aux auteurs de ces volumes.

8° Ce concours prendra fin le 1er juillet 1927.



**PAYSAGE ET SCÈNE DU
TERROIR**

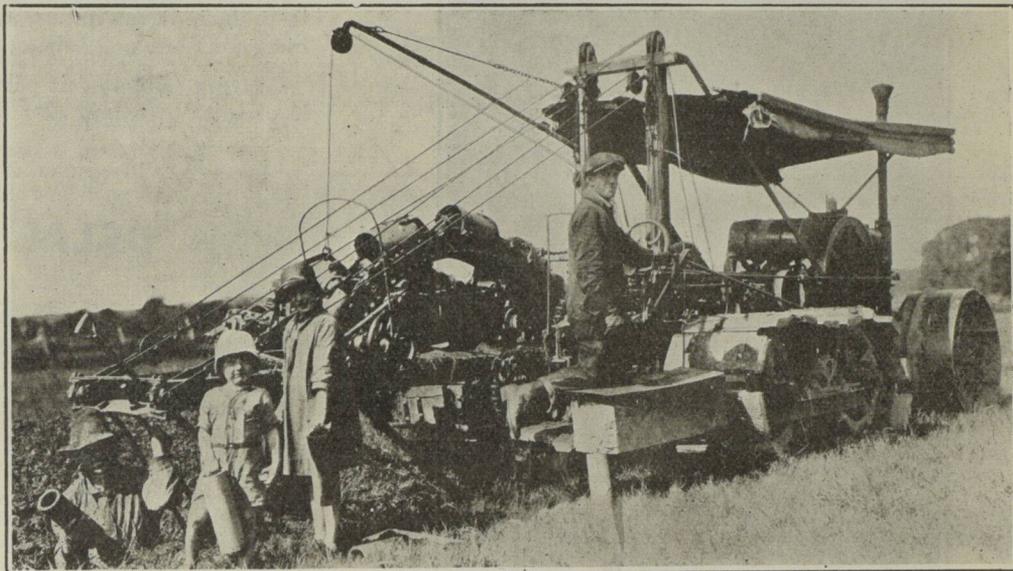
Un rucher dans le comté de Verchères, à Ste-Théodosie, celui de M. Aimé Lavallée.

Comme on voit au printemps
la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va
composer son miel...



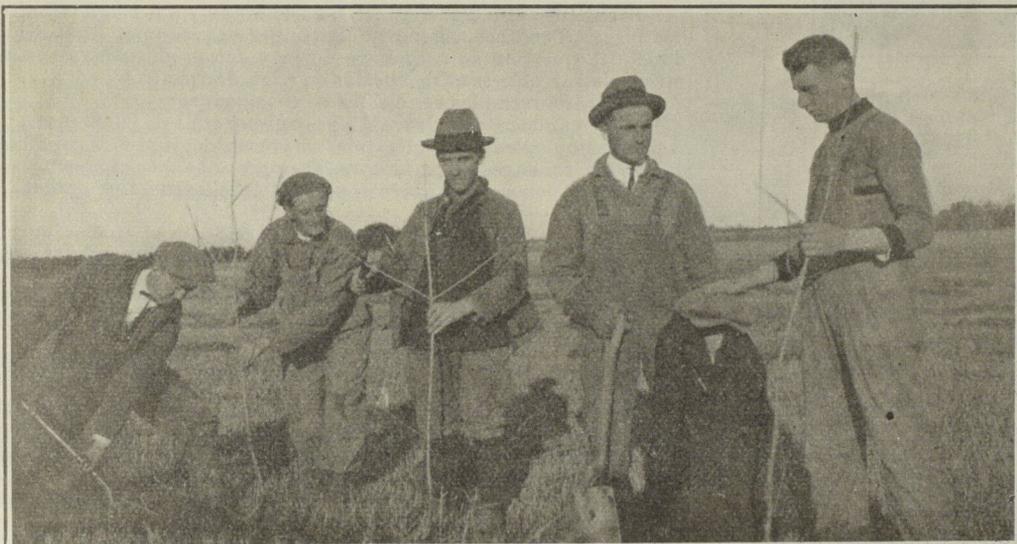
**PAYSAGE ET SCÈNE DU
TERROIR**

Un excavateur mécanique utilisé
pour le drainage des terres dans le
comté de Portneuf.



**PAYSAGE ET SCÈNE DU
TERROIR**

Pour embellir notre existence
canadienne, faisons comme eux :
plantons des arbres. Nos fils et nos
arrière-nièces béniront leurs ancêtres.



PARMI LES AMIS DU TERROIR

HISTOIRE NATURELLE

A sa réunion annuelle tenue au cours du mois dernier, la Société Provancher d'Histoire Naturelle a fait l'élection de ses officiers et directeurs pour 1927. En voici le résultat :

Patron honoraire : Son Excellence le VICOMTE WILLINGDON, G.C.S.I., G.C.M.G., G.C.I.E., G.B.E., Gouverneur-Général de la Puissance du Canada ; *Vice-Patron honoraire* : L'honorable M. NARCISSÉ PÉRODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Président : M. Geo.-M. MITCHELL ; *1er vice-président* : M. Adrien FALARDEAU ; *2ème vice-président* : M. R. MEREDITH, N. P. ; *Secrétaire-trésorier* : M. Louis-B. LAVOIE ; *Chef de la section scientifique* ; M. le Dr D.-A. DÉRY ; *Chef de la section de propagande éducationnelle* : M. le Major Jos. MATTE ; *Chef de la section de protection* : M. Émile ALTHERR ; *Chef de la section d'information scientifique et pratique* : M. le Dr J.-E. BERNIER ; *Autres directeurs* : MM. A.-R.-M. BOULTON, Dr S. GAUDREAU, Col. O. PELLETIER.

UNE APPRECIATION

* * *

Nous lisons dans la Revue diplomatique de Paris, courtoisie de M. le chevalier J.-E. Corriveau, sous le titre "Vieilles choses, vieilles gens." Campagnes campagnardes par Georges Bouchard, ce qui suit :

"Professeur, hommes de lettres, député à la Chambre des Communes M. Bouchard est un canadien-français de vieille souche, un écrivain connu outre Atlantique. Il nous explique lui-même dans un bref avant-propos le but de son livre. Les fils de nos villes ignorent tout de la vie de la campagne ou vécurent leurs parents. En écrivant ce recueil de contes de la bonne vieille terre canadienne, il songeait aux parents qui ont perdu contact avec cette terre et qu'embarrassent les questions dont leurs enfants les assaillent sur la vie des champs. Et il termine : "Puissent ces pages, en nourrissant la curiosité des petits, susciter dans l'âme des grands une admiration plus vive pour les vieux terriens, et une sympathie plus active pour les continuateurs de leur œuvre.

Dans une lettre-préface, l'honorable Rodolphe Lemieux, président de la Chambre des Communes du Canada, nous dit tout le plaisir qu'il a ressenti à lire ces scènes de la vie canadienne. "Vos impressions, vos souvenirs que vous avez fixés avec tant d'âme dans ce livre, je les compare volontiers à des bijoux anciens. Leur éclat atténué par les ans nous jette sa note chaude et discrète. Ils étaient précieux ; ils sont devenus inappréciables." Nous sommes convaincus que le lecteur français partagera entièrement ce jugement. Pour notre part, il ne nous semble pas qu'il soit possible de mieux dire.— J. M."

* * *

NOTRE FOLKLORE CHEZ LES ANGLAIS.— A ses nombreuses contributions à la littérature anglo-canadienne, M. J.-M. Gibbon, directeur de la publicité au Pacifique Canadien, vient d'ajouter une œuvre d'un genre qui, bien que très différent de ce qu'il nous a donné jusqu'à présent, n'en reste pas moins fort intéressant, surtout pour nous Canadiens de langue française. Ce sont ses traductions anglaises de plusieurs de nos vieilles chansons du terroir, que la grande maison d'édition de Londres et Toronto, J.-M. Dent & Sons, vient de publier en un joli volume cartonné d'une fort belle toilette typographique.

Annoncée depuis déjà quelque temps, plus particulièrement à la suite de la grande tournée du barde canadien-fran-

çais Charles Marchand dans l'Ouest, tournée entreprise sous les auspices du National Council of Education, la publication des versions anglaises que M. Gibbon a faite d'un certain nombre de chants de notre folklore était attendue avec impatience. On était auxieux, dans les milieux anglais, de posséder enfin des paroles sur ces vieux airs dont certains étaient déjà connus, tandis que chez nous, l'on se demandait de quelle façon seraient rendus ces textes qui reflètent d'une manière si caractéristique le tempérament canadien-français.

M. Gibbon n'a désappointé personne. Sa connaissance du français et sa compréhension de la mentalité de notre population lui ont permis de faire passer dans ses traductions le véritable esprit des textes originaux. Travailleur infatigable, esprit large, écrivain remarquable et grand ami des nôtres, M. Gibbon a mis toute son âme et tout son cœur dans l'œuvre qu'il a entreprise de faire connaître dans les milieux de culture anglophone le folklore du Canada français. N'est-ce pas au département dont il a la direction au Pacifique Canadien que l'on doit, depuis quelque temps, la publication de recueils de chansons et de légendes canadiennes dont la toilette artistique provoque l'admiration des connaisseurs?... — *L'Événement*.

* * *

L'ABITIBI ET SON INTENDANT

A la Chambre de Commerce de Québec, tout récemment, M. Hector Authier, journaliste, avocat, législateur, y faisait une causerie. Après avoir résumé l'histoire des débuts de cette région, qu'il connaît parfaitement pour l'excellente raison qu'il en a été et qu'il en est encore le grand intendant, — il célébrait ce même jour, 13 avril, le quinzième anniversaire des débuts de sa mission officielle et de son arrivée à Amos, il déclara, en parlant de la situation actuelle dans l'Abitibi que 750,000 acres étaient concédés aux colons, que 100,000 étaient en culture ou en voie de défrichement et qu'il y avait 12 fabriques de produits laitiers. L'industrie forestière y est stationnaire, avec 50 à 75 millions de pieds de bois de sciage et l'industrie minière entreprise depuis trois ans, avait des perspectives excellentes. D'ici cinq ans, nous devrions avoir des mines en exploitation dans une quinzaine de cantons de l'Abitibi et du Témiscaming. La ville de Rouyn même n'est pas dans mon comté. Elle est à la frontière, dans le Témiscaming. La Cie Noranda dépense trois à quatre millions pour l'établissement de ses fourneaux qui serviront à fondre aussi le minerai de plusieurs autres mines.

Avant longtemps la production minière du nord de Québec atteindra celle du nord de l'Ontario qui est de 60 millions par année.

"L'Abitibi, poursuivit M. Authier, n'est pas le pôle nord. C'est l'autre versant des Laurentides. Toute la région est sillonnée par des rivières qui forment des pouvoirs hydrauliques considérables. Malheureusement, le chemin de fer ne passe pas dans le voisinage immédiat de ces pouvoirs d'eau. C'est pour cela que la grande industrie n'est pas encore venue de ce côté.

"Dans le nord-ouest de la province, nous avons 10 millions d'acres de terre argileuse. Le jour où nous aurons colonisé cette partie de la province, nous aurons

doublé le Québec agricole. Le gouvernement s'est mis résolument à la tâche et pour ses débuts, il a obtenu des résultats satisfaisants.

“ On évalue à 150 millions de cordes de bois la production de bois qu'on peut obtenir de nos réserves forestières.

“ La population de l'Abitibi est de 20,000 âmes, celle de Rouyn sera bientôt de 5,000 âmes et celle de la région voisine du Temiscaming est de 12,000 à 15,000 âmes.”

* * *

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR

M. le Dr Alexis Déry, l'un des directeurs de la Société Provencher, et un propagandiste des charmes de notre histoire naturelle, a fait une causerie récemment devant les membres du Club Kiwanis. Voici la description qu'il fit, en parlant des “ eiders d'Amérique”, d'un coin pittoresque de la vie laurentienne, “ Les Rasades ”.

“ Il existe dans le Saint-Laurent, deux petites îles qui semblent avoir été, depuis toujours, le pays élu par les eiders d'Amérique. Elles ont nom *les Rasades* et sont sises au milieu du fleuve en face du beau comté de Témiscouata. Ces îles répondent absolument aux besoins et aux goûts de ces oiseaux qui veulent de préférence des endroits bas et isolés. En plus, grâce à la direction de la rivière à cet endroit et à l'embouchure du Saguenay, les eiders trouvent sur leurs rives en grande quantité les coquillages, les petites crevettes et les poissons nécessaires à leur subsistance. Aussi affectionnent-ils les Rasades et s'y rendent-ils en nombre considérable. La vue de la nuée d'oiseaux qui s'abat sur ces îles chaque année est un des beaux spectacles de la nature, et si, à la saison des nids, il vous est donné d'entendre la clameur immense que produit l'unisson de tous ces cris, vous ressentirez l'une des impressions les plus fortes qui se puisse éprouver. Si c'est du rivage à la nuit tombante que vous entendez pareille clameur, vous ne pourrez vous empêcher de frissonner et de penser aux revenants.

G. de B.

Le chanteur du Terroir



CHARLES MARCHAND, l'estimable et estimé champion de la “bonne chanson”, dont le rôle charmant et populaire en fait par excellence le troubadour du Canada-français au XXe siècle et qui figurera, au premier plan sans doute, dans le prochain festival de la Chanson et des Métiers du Terroir au Château Frontenac, Québec, au cours du mois de mai 1927.

BIBLIOGRAPHIE

LES HEURES SEREINES

POÉSIES, PAR M. L'ABBÉ ARTHUR LACASSE, PRÊTRE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

“Lorsqu'un poète en célèbre un autre, la Muse sourit à tous les deux... C'est parce que notre ami Maurice Hébert vient d'ériger cette aimable pensée dans ses pages de critique, au *Canada français*, que j'aborde avec joie cette modeste appréciation des poèmes de l'abbé Lacasse.

M. l'abbé Arthur Lacasse est curé à Saint-Apollinaire de, Lctbinière, depuis quelque dix ans. Il avait exercé le ministère curial précédemment à Saint-Tite des Caps, sur les hauteurs de Charlevoix.

Son premier recueil de poésies, *les Heures solitaires*, date de 1916, ce sont les méditations d'un esprit élevé, d'un prêtre et d'un pasteur; qui voit d'en haut toutes les beautés créées, dans la nature et dans les âmes, et qui leur prête à certaines heures les harmonies expressives de son âme à lui et les mélodieux accents du doux verbe français.

En quittant les hauteurs pour descendre dans la plaine, le poète n'a point perdu le souvenir ni l'habitude de ses élans vers les régions du Beau. *L'Envoi des Heures*, qu'il publiait en 1919, élève nos cœurs encore plus haut. Et le cantique qu'il y détaille entraîne dans les voies du Bien, parce qu'on y savoure toute la splendeur du Vrai.

Car, M. l'abbé Lacasse, dont la vie se partage entre les devoirs du ministère sacerdotal, les études philosophiques et les incantations du verbe au bénéfice de la pensée, n'est pas un tenant de l'art pour l'art. Comme tout écrivain dont le génie est plus voisin de la raison, il écrit pour des fins raisonnées, ne mettant sa fine plume au service des Belles-Lettres que dans l'espoir de rendre notre humanité un peu meilleure. C'est pourquoi son œuvre est bonne et lui vaut l'approbation de ses supérieurs ecclésiastiques en même temps que les distinctions de notre Académie canadienne.

Les Heures sereines ont vu éclore les fruits de la méditation, à cette époque de la vie où les enthousiasmes sont tempérés par les réalités souvent douloureuses, où les yeux s'ouvrent et s'arrêtent aux seuls spectacles de vérité, où le rêve n'aborde plus qu'aux rivages d'éternité. A cette heure où la pensée du poète devient plus profonde, où les puissances du cœur sont plus vastes, où les élans de l'âme sont plus élevés, on éprouve, à étudier son œuvre dans le silence, comme une sensation d'infini qui nous grandit et nous rapproche du Principe.

On goûtera ainsi un Louis le Cardonnell, drapé à cinquante ans dans l'austérité de sa bure, un Maurice Olivaint et même un Franc Jammes. Leur pensée a mûri au soleil vieillissant de leurs jours, et son éclat n'en est que plus radieux et plus beau.

Les dons littéraires de l'abbé Arthur Lacasse ont atteint le degré d'une reposante maturité. Ce que l'on doit attendre d'un bon écrivain et d'un livre utile se trouve dans ses œuvres de prose et de poésie. Il suffira de méditer attentivement les pièces suivantes: *Art et Beauté*, *Les deux Barques* et *Les Citadelles*, par exemple, pour goûter les substantielles pensées du poète. Et la musique harmonieuse du vers nous charmera elle-même, comme dans le sonnet intitulé *Laus Deo*, qui sert d'épilogue aux *Heures sereines*.

Le soir, quand l'ombre douce apâlit la lumière,
Mes vers, tels des soupirs tendrement exhalés,
Dociles, ont prêté leur rythme à ma prière,
Puis jusqu'à Dieu, comme elle, ils se sont envolés.

— Pour vous bénir, Seigneur, de la grâce des blés,
Pour vous louer dans l'astre ou la rose éphémère,
Et vous redire l'hymne incessant de la terre,
Je les avais rêvés harmonieux, ailés...

Hélas! au val profond, sur les monts, dans la brise,
Parmi l'or des couchants, sous le ciel qui s'irise,
Ils sont ainsi jaillis, indigents, de mon cœur!

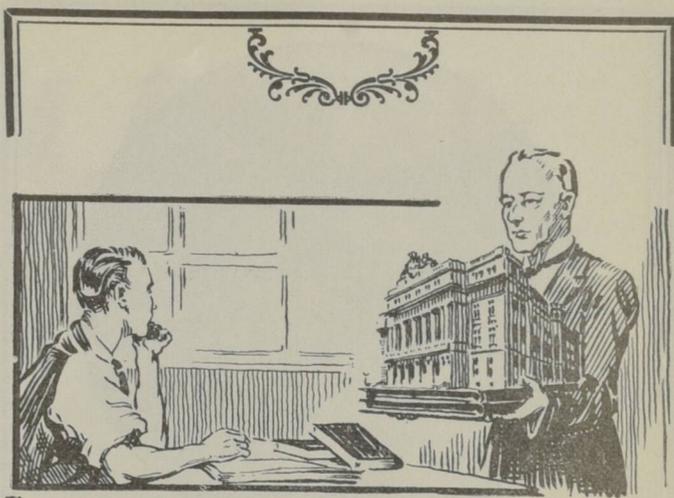
Ah! s'ils pouvaient, au moins, dans l'immense féerie
De la Beauté qui chante et rayonne en splendeur,
Être à vos pieds, mon Dieu, de la beauté qui prie!

Les qualités maîtresses des *Heures sereines*, déjà si bien marquées dans les œuvres précédentes du poète, sont la simplicité, le naturel et l'éloquente sincérité de l'élévation.

Mgr Camille Roy écrit que la poésie de l'abbé Lacasse est "l'œuvre d'une âme d'artiste". Ses tableaux de nature et ses analyses de psychologie sont empreints d'une justesse d'observation et d'un coup d'œil facile et sûr. "Ses descriptions sont précises; ce sont bien les paysages de chez nous qui s'y peignent", dit de lui Henri d'Arles. Et il ajoute: "M. l'abbé Lacasse est un de nos meilleurs poètes."

Ces hauts témoignages sont dûment confirmés par l'œuvre même de l'écrivain poète et philosophe. A cause des qualités solides qu'elles réunissent, *les Heures sereines* placent leur auteur en noble posture parmi l'élite des esprits de notre race latine et française.

Alphonse DESILETS,
Président de la Société des Poètes.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes
Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

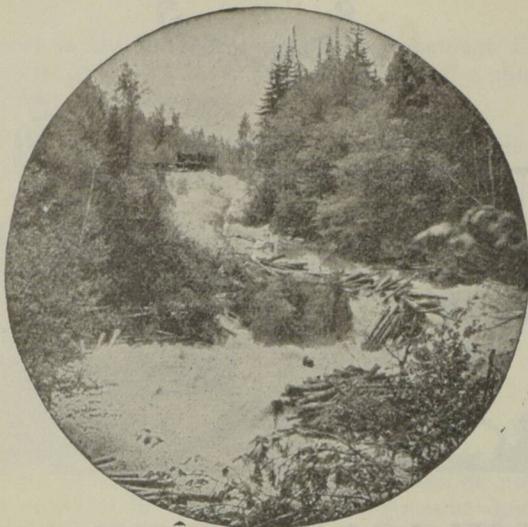
Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure "L'ECOLE CHEZ-SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité
- Economie politique
- Langue anglaise
- Le français commercial
- L'Anglais Commercial
- Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

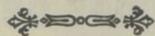
Adresse.....
A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109St-Jean, Québec



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE AU CANADA FRANÇAIS

Nous avons un exemple de l'intérêt que présente notre petite histoire, dans ces études que publie périodiquement la Société Royale du Canada, parmi la série des travaux que ses membres communiquent aux séances annuelles de la société. Il est à regretter, cependant, que ces publications ne soient pas plus accessibles au public, sans demander qu'elles soient populaires. C'est trop rarement qu'elles nous tombent sous la main, quand nous ne sommes pas initiés aux intimités de la docte Société.

Un de ces soirs, il nous était donné de parcourir l'une des dernières de ces publications de la Société Royale. Elle est intitulée "Une Société Secrète dans le Bas-Canada, l'Association des Frères Chasseurs", étude de M. l'abbé Ivanhoe Caron, assistant-conservateur des Archives de la province de Québec, lue à la dernière réunion de la Société Royale, en mai 1926.

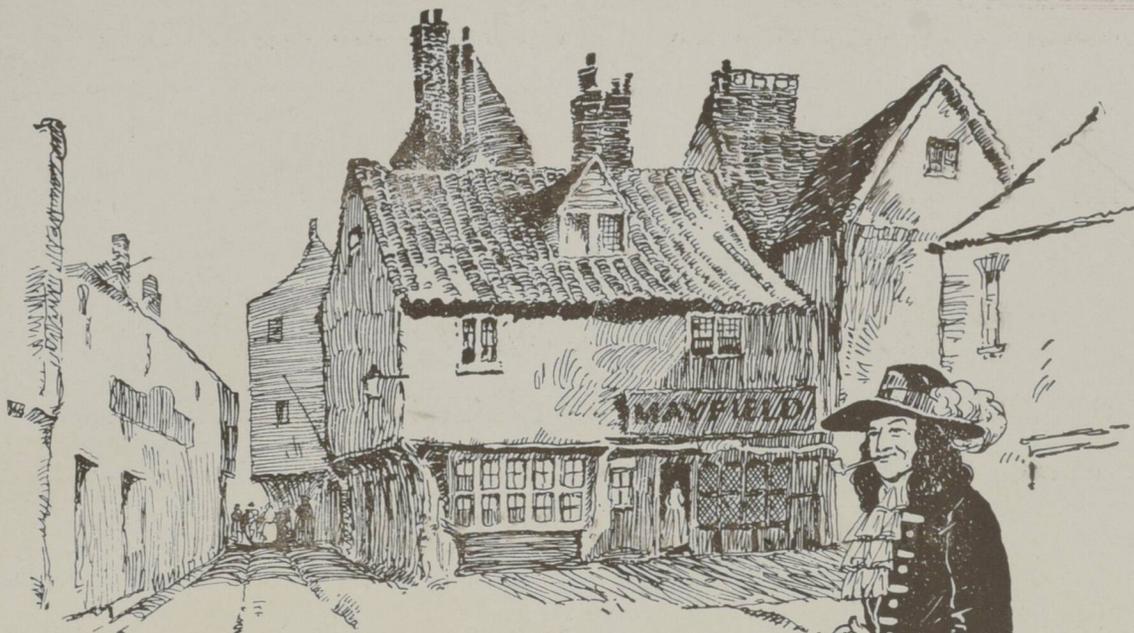
Dans ce travail, l'auteur nous montre que la révolution canadienne, comme toutes les autres, eut sa société secrète, qui était, en somme, au fond de tous les actes de ceux qui s'agitaient au dehors, ceux-là n'étant que les instruments de ceux qui restaient cachés. Ce sont, en dernier ressort, ces derniers qui fomentent, préparent et soutiennent les révolutions.

Notre Société Secrète révolutionnaire du Canada français fut l'Association des Frères Chasseurs. M. l'abbé I. Caron en a fait une histoire très documentée et des plus intéressantes, histoire qui date du lendemain de l'échaffourée du Dr Robert Nelson à la fin de février 1838. Au reste, sans que cela soit très clairement prouvé, le Dr Robert Nelson pourrait bien être considéré comme le fondateur des Frères Chasseurs. L'Association, aussitôt formée, visa surtout à la création d'une force armée et recrutait ses membres dans les États du nord de la république américaine, où s'étaient réfugiés, après les troubles de 1837, un grand nombre de patriotes qui craignaient pour leur tête. C'était une véritable société secrète, commandée par un Grand Aigle, qui avait sous ses ordres des Aigles, qui étaient les colonels de l'armée, des Castors, qui étaient les capitaines, des Raquettes, qui étaient des caporaux et des Chasseurs qui étaient les soldats. Il y avait le serment solennel d'affiliation, les signes secrets de reconnaissance, les secrets de la société. D'après toutes les dépositions qui ont été étudiées, à ce sujet, par l'abbé I. Caron, le but de l'Association des Frères Chasseurs était de conquérir l'indépendance du Canada, et toutes ces dépositions étaient noyées dans un flot de déclarations fantastiques, bien propres à frapper les esprits et à satisfaire cette soif de mystérieux que tout être humain cherche naturellement à étancher. En définitive, comme dans toute société secrète: Main-Noire, Ku-Klux-Klan, Elks, etc., l'on visait surtout un objet: abuser de la crédulité populaire.

La menace des sanctions pour ceux qui trahissaient leur serment était terrifiante: les propriétés détruites, "le cou coupé jusqu'à l'os", etc. L'on défend à un adepte de parler de la société à son confesseur. Les initiés furent nombreux et on leur soumettait toutes sortes de buts: "conserver leur religion", "protéger leurs femmes et leurs enfants", "détruire les lois britanniques", "aider les Américains à envahir le Canada", etc.

Comme on peut le voir, cette histoire est très intéressante. Mais il faut lire les faits particuliers, qui ne se résument pas et que cite l'abbé Caron. Encore une fois, nous souhaiterions que des études historiques de cette nature soient plus accessibles non seulement au public en général mais à ceux qui s'intéressent plus particulièrement à notre histoire.

DAMASE POTVIN,



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

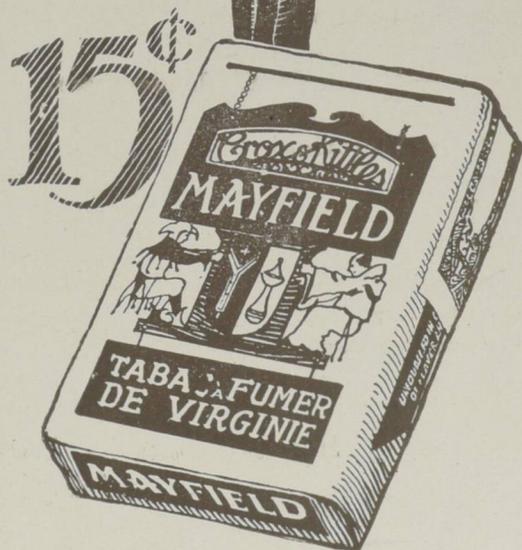
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

TROISIEME VOYAGE

A TRAVERS LE CANADA

Jusqu'à la Cote du Pacifique par train spécial du

PACIFIQUE CANADIEN

SOUS LES AUSPICES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Direction personnelle de M. Edouard Montpetit, Secrétaire Général.

DU 9 AU 30 JUILLET

Comment mieux célébrer le 60ème anniversaire de la Confédération qu'en visitant rapidement mais complètement le Canada. Tout Canadien devrait d'abord apprendre à connaître son pays avant d'aller à l'étranger.

VOYAGE DE LUXE.....

{ 5622 milles par chemin de fer.
897 milles en bateaux.
450 milles en automobiles.

- Les Prairies.
- Winnipeg.
- Régina.
- Calgary.
- Les Rocheuses.
- Banff.
- Route Banff-Windermere.
- Vancouver.
- Victoria.
- Canyon Fraser.
- Le Tunnel Connaught.
- Lac Emeraude.
- La Vallée de Yoho.
- Lac Louise.
- Edmonton.
- Saskatoon.
- Les Grands Lacs.
- Chûtes Niagara.

DE MONTREAL :— \$365. tous frais compris avec lit-bas. Lit-haut \$350. Lit-bas à deux \$330. chaque voyageur. Salon-lits à trois \$380. chaque voyageur. Compartiment à deux \$395. chaque voyageur.

Train de luxe comprenant wagons-lits ordinaires, wagons-lits à compartiments, wagon-restaurant et wagon-observatoire. Wagon-observatoire découvert dans les Montagnes.

Personnel bilingue

Cuisine soignée.

Séjours dans les hotels et camps de chalets du PACIFIQUE CANADIEN.

Le voyage est organisé à l'intention des Canadiens-Français et des Franco-Américains tout spécialement. Les dames sont aussi invitées.

Pour brochures descriptives et renseignements complets, s'adresser à l'Université de Montréal ou à tout Agent du

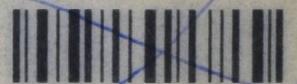
PACIFIQUE CANADIEN



LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531348 1



~~160628~~